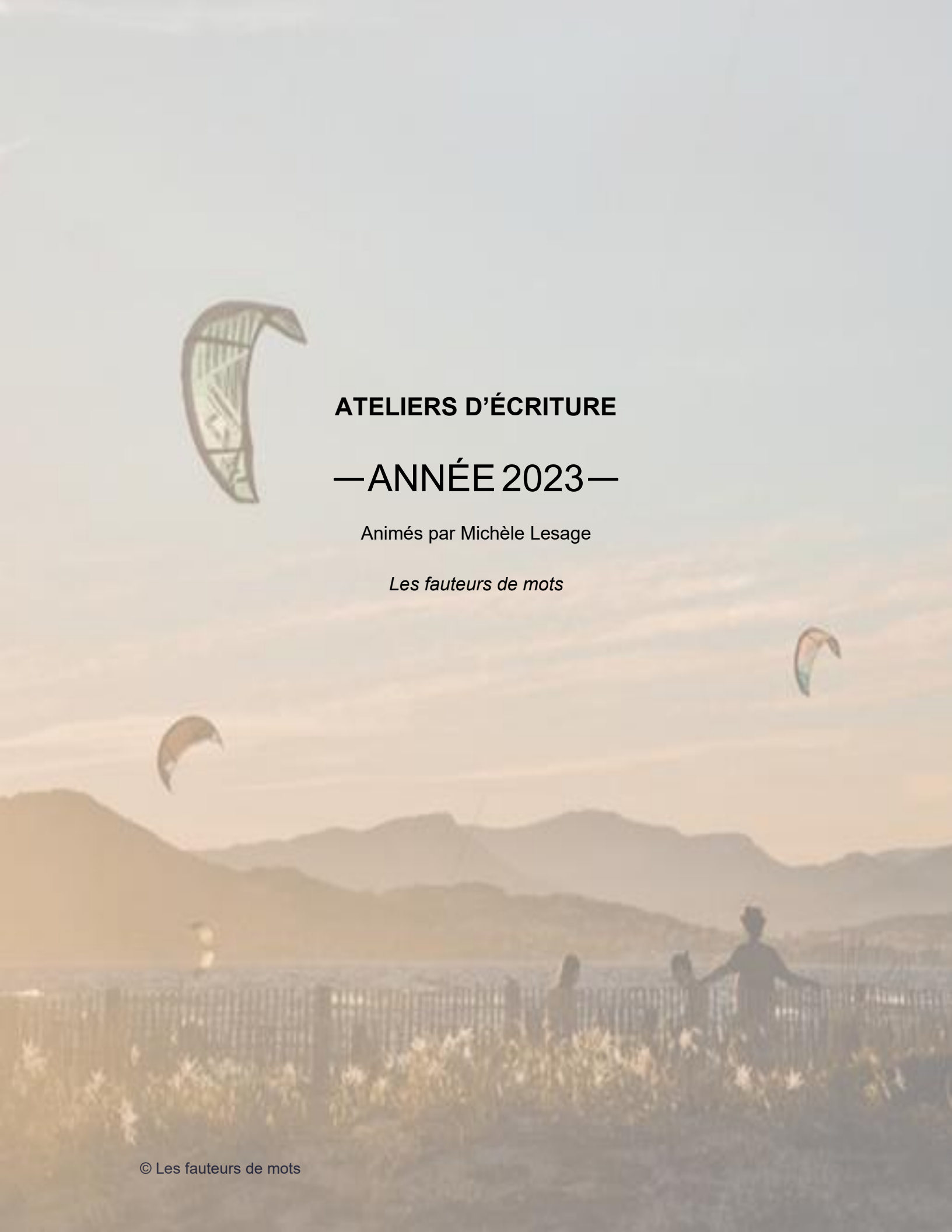


ATELIERS D'ÉCRITURE

—ANNÉE 2023—

Animés par Michèle Lesage

Les fauteurs de mots

© Les fauteurs de mots

Table des matières

INDEX 4

LA CROISIÈRE S'AMUSE 5

Et si 6

Catastrophe au large 9

Une croisière sur le fleuve 11

Les invisibles 13

L'appel de l'aventure 17

Une « p'tite madame » douée 19

La vérité rend libre ! 21

Je voulais de l'action 23

JEU DES EXPRESSIONS FRANÇAISES 25

Sentir le sapin 26

Peigner la girafe et Avoir l'esprit d'escalier 28

Ça ne mange pas de pain 30

Coincer une bulle et discuter le bout de gras 32

Être dans les clous 34

Chambrer quelqu'un 36

Traîner ses casseroles 38

L'ironie du sort 40

L'ENVERS DU MIROIR 42

Son île 43

Je préfère écrire 44

Tassez-vous, elle passe 46

Je suis celui qui est 48

Avoir confiance en soi 50

Deux sœurs jumelles 52

Tout est calme 55

Un regard serein 57

La peur au ventre 59

LA LANGUE ANIMALE 61

Qui de la poule ou l'œuf est arrivé en premier ? 62

Les points sur les hi 64

Relations essentielles 66

Mon héros 68

Revenons à nos moutons 71
Kamikaze involontaire 73
Ça aurait pu être pire 75
Accueillir le sentiment d'impuissance 77
Ne pas arrêter le flot 79
Une sainte horreur 82
La promenade des chiens 84
LETTRES MÉDIÉVALES 86
Lettre à une amie 87
Thibault 89
Un honneur 93
Si peu 95
Un preux chevalier 98
Le destin d'un moine 101
Fidèle 104
JOURNAL DE VOYAGE — PARTIES 1 ET 2 107
Le but de mon existence 108
Une expérience 111
La jungle 115
Deuxième mois de la nuit intergalactique 2140 119
Carnet de voyage 124
Le samedi 1er janvier 2050 128
Balade solitaire dans les Alpes 133
Un rituel 136
LA NOTION DU TEMPS 139
Honneur, Honnêteté, Habileté, Humanité 140
Tempus fugit 142
Le temps des fêtes 144
Allons dans les bois 147
Quarante jours dans une grotte 149
Parachuté dans son salon 152

INDEX

Angele, Rebecca 6, 43, 62, 108

Bertrand, Louise 9, 26, 44, 64, 140

Croteau, Denise 111, 128

FIlteau, Hélène 11, 28, 66, 87, 115, 124, 142

Jaffart-Angele, Maguy 108

Lavigne, Françoise 13, 30, 46, 68, 89, 115, 119, 144

Légaré, Lise 71

Lesage, Michèle 17, 32, 48, 73, 93, 136, 147

Marcotte, Martine 19, 34, 50, 75, 95, 119, 124, 149

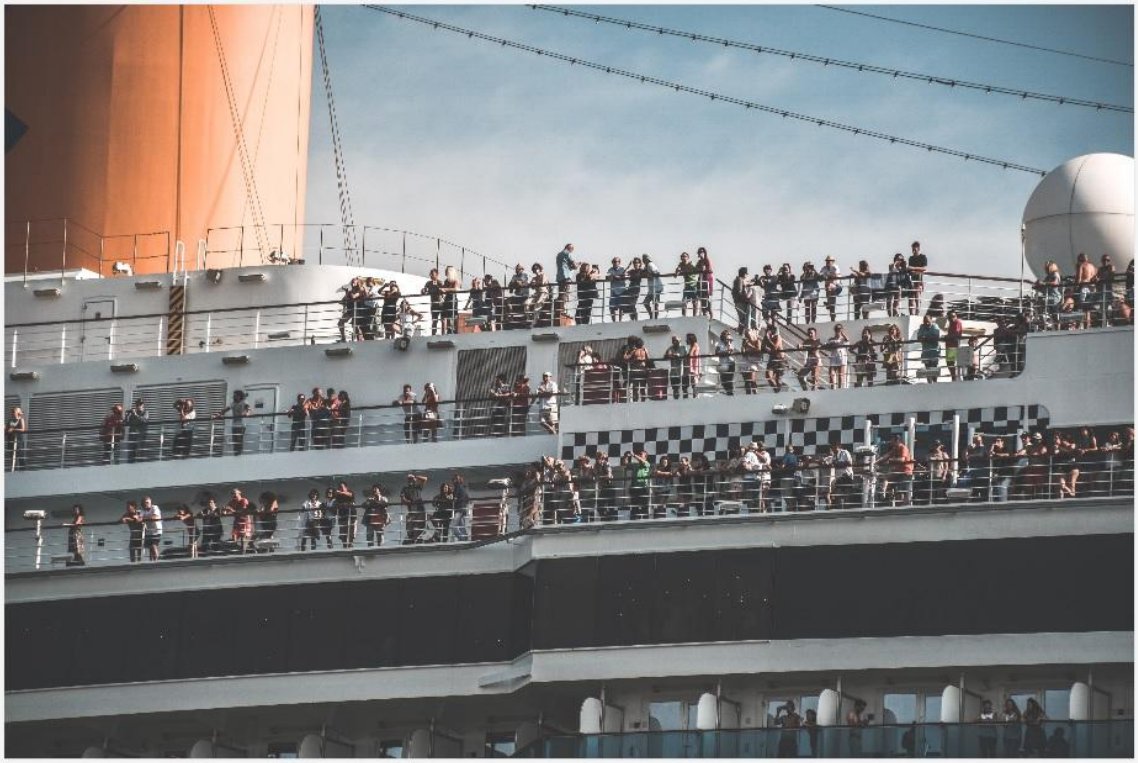
Niles, Cécile 77

Rocque, Rachelle Rose Anna Marie 21, 36, 52, 79, 98, 128, 133

Roy, Denis 55

Simard, Paule 23, 38, 57, 82, 101, 133

*Tardif, Sylvi*e 40, 59, 84, 104, 111, 136, 152



Crédit Photo : Leonardo Yip

La croisière s’amuse

Et si

Par Rebecca Angele

Et si le réveil ne sonnait pas

Et si je manquais le bateau

Et si le bateau avait un problème de moteur

Et si un iceberg

Et si je n’aimais pas être coincé sur un bateau pendant un semaine

Et si le commandant avait eu de mauvaises nouvelles

Et si le technicien de radio manquait le bateau

Et s’il y avait un problème de radio

Et si le monde disparaissait pendant notre absence

Et si une guerre technologique éclatait

Et si le monde disparaissait pendant notre absence

Jour 7

Il aurait aimé dire que c'était encore une dispute, mais pour cela il aurait fallu qu'il y ait une certaine forme de communication entre eux. Il n'y en avait plus depuis des mois. Peut-être des années. C'était terminé. Elle l'avait décidé. Il entendit la porte se refermer. La voiture démarrer. Il fixait sur la table devant lui, les deux seules choses qu'il lui restait d'elle. Les papiers du divorce qu'elle lui a demandé de signer et ses lunettes de soleil qu'elle avait sans doute oubliées.

Jour 1

Elle était épuisée. Leurs fils étaient malades à tour de rôle depuis une semaine. Elle ne dormait plus. Son conjoint, qui commençait aussi à avoir des symptômes, non plus. Dans un moment d'inattention et d'épuisement, elle s'est couchée sans brancher son téléphone. La seule chose qu'elle se rappelle avant de fermer les yeux c'est l'intense jalousie envers son conjoint qui n'avait pas à se lever le lendemain. Jamais depuis le début de leur arrangement parental n'avait-elle autant convoité sa place.

Jour J

C'est le jour du départ, les passagers sont excités. Un vent de joie souffle sur le navire comme chaque fois. Claudia sourit devant ce raz de marée humain. Après vingt-ans, elle aime toujours autant ce travail. Il lui reste quelques chambres à vérifier. Elle profite de ce spectacle encore quelques minutes, puis se remet au travail. Au loin, elle n'a pas vu l'employée en retard, un téléphone éteint à la main, courir au milieu de la foule venue dire au revoir. Le bateau est parti. La technicienne de la radio est restée à terre

.

Jour +4

Décrire la visite du souk *Wakif au Qatar où une passagère trouve une pierre d'ambre avec un scorpion encastré à l'intérieur (voir image). Ce sera la dernière fois que les passagers pourront descendre à terre avant leur retour.*

Jour +7

Retour à terre. Il n'y a plus personne.

C'est ainsi qu'un enchaînement d'événements, en apparence anodins, a permis à un groupe d'inconnus de manquer, mais aussi de faire échouer la fin de l'humanité.

Catastrophe au large

Par Louise Bertrand

Nous avions pour mission de nous rendre de l'Estonie au Danemark pour livrer une cargaison d'objets promotionnels à Katastrofevej le jour de la fête de Valdemar le 15 juin. J'avais quitté ce matin-là ma ville de Saaremaa bien connue des Nord-Côtiers qui doivent traverser le fleuve Saint-Laurent à leurs risques et périls. Il faisait un temps splendide et la mer Baltique, couleur émeraude, me rendait euphorique, moi le simple steward portant la casquette aux couleurs de mon employeur. Voilà pour la mise en place de l'histoire et la liquidation immédiate des mots que j'avais choisis et qui devaient m'inspirer pour ce récit véridique !

Face au vent, j'inspirai. Vraiment. À pleins poumons. Car je savais que le voyage ne serait peut-être pas de tout repos. Nous avions, bien que ce soit un navire-cargo, permis à quelques touristes d'embarquer moyennant de bons frais. Je connaissais une partie du groupe et je les savais inhabitués à la navigation en haute mer. J'étais le seul employé à servir d'interprète puisque je parlais le danois couramment et que ces touristes venus visiter l'Estonie en avion n'avaient pu retourner chez eux de la même façon, Covid obligeant. Que voulez-vous, la pandémie en mène large, même au large !

Après quelques heures en mer, les vagues s’intensifièrent à tel point que les passagers improvisés, le ventre vide, réclamèrent à corps et à cris, surtout à cris, des antihistaminiques que nous n’avions pas, nous les habitués du roulis. Les passagers, enfermés dans des cabines à occupation quadruple, se lamentaient à qui mieux mieux et leur seul cabinet de toilette subissait les assauts de chacun.

Je ne sais pas où j’ai trouvé le courage de gérer cette crise et surtout de tout nettoyer. Ma mère, cette force vive, m’avait appris tout jeune comment changer la couche de mon frère. Assurément que j’avais bien enregistré la leçon ! Face aux vents de mon petit frère, je n’inspirais pas. Vraiment pas.

À compter de cette expédition houleuse dans la mer baltique, écrivons-le, le capitaine à la casquette haut placée me remit la médaille du courage. De couleur émeraude, la médaille portait la mention : Au plus brave des stewards. J’étais euphorique.

Une croisière sur le fleuve

Par Hélène Filteau

Quelle idée que cette croisière pour nous rendre aux Îles-de-la-Madeleine, il y avait si longtemps que nous y songions… une croisière sur le fleuve… voir cet héritage avec un regard neuf, un regard de compassion...

Il faut dire que l'actualité nous sert régulièrement des reportages sur la disparition à petit feu des Îles, de la mer qui les ronge, de la surcharge qu'amène l'industrie touristique sur les ressources disponibles de ces lieux isolés… Venez voir toute la beauté… mais à quel prix pour les habitants et l'écosystème...

Nous avons pris le large par une merveilleuse journée d'automne dans le port de Québec. Les reflets du soleil sur les vieilles pierres de la ville me renvoyaient des teintes de corail, en symbiose avec les couleurs des feuilles d'automne des arbres du parc des Plaines surplombant le quartier Petit Champlain.

Je me suis amusée à voir s'éloigner la ville, à voir s'approcher l'Île d'Orléans, à respirer à pleins poumons l'air du « large »… je me suis amusée avec l'idée de larguer les amarres vers l'inconnu… en partie connu finalement…

Grosse Île, l'Îsle-aux-Grues, l'Îsle-aux-Coudres, Les Pèlerins, îles du Pot à l'Eau-de-vie, l'Île aux Lièvres, l'Île Verte, l'île Saint-Barnabé, puis le fleuve qui devient la mer qui s'ouvre vers les Îles-de-la-Madeleine ! Le but ultime du voyage avant de prendre la grande mer. Oui, j'avais mis le pied sur chacune de ces îles sauf ces dernières, qui viendraient chapeauter mon tour des îles du Saint-Laurent de façon majestueuse.

Quelque temps après notre passage près de l'île d'Orléans, j'ai décidé de prendre place dans un transat, qui était encore libre sur le pont, pour profiter de la chaleur du jour. J'avais mes jumelles en bandoulière, étant résolue à ne rien manquer de la faune marine ni du paysage environnant.

Une personne assise à côté de moi, tenant son cellulaire, semblait vraiment irritée par son interlocuteur. Comme je suis sensible aux humeurs, ferais-je mieux d'aller m'installer plus loin ?

.

Les invisibles

Par Françoise Lavigne

Vingt-cinq. Ça fait vingt-cinq fois que je refais cette croisière sur la Méditerranée. Je sais, c'est si beauauauaua, l'Espagne, l'Italie, la Grèce ! Les Espagnols, les Italiens, les Grecs… Les Espagnoles, les Italiennes, les Grecques… Les bleus, plus bleus. Les ocres, plus ocre. J'en entends des hoooooo et des haaaaaaa des touristes qui débarquent dans les ports. J'en vois de toutes les couleurs, des femmes qui reviennent et qui ont rencontré l'amour de leur vie, des hommes qui reviennent l'œil plus brillant, la démarche plus légère. Vous avez certainement compris le principe.

Moi, je suis le serveur. Un des serveurs d'une des salles à manger. Je suis le témoin de ces gens si heureux de voyager. Moi, je suis le serveur indien. Celui qui ne descend pas quand on arrive au port. Moi, et le cuisinier, le gars de la salle des machines, la femme de ménage. On est tous « d'ailleurs ». Je veux dire, il n'y a pas une seule personne qui travaille sur ce bateau qui soit italienne, espagnole, grecque. On est tous d'ailleurs. Et on est tous invisibles. Mais ciel qu'on les voit, eux… Pas besoin de jumelles !

Moyenne d’âge sur « mon » bateau, depuis vingt-cinq croisières : quatre-vingts ans. Il y a même une femme qui est sur ce bateau depuis autant de croisières que moi, à se demander ce qu’elle n’a pas encore vu.

En fait, je pense qu'elle ne descend même plus. Elle doit avoir plus de quatre-vingt-dix ans, depuis le temps. Ça doit lui coûter moins cher de vivre sur ce bateau que d'avoir un condo quelque part. Repas inclus. Ménage et lavage inclus. Même les soins de santé sont meilleurs que dans certains pays ! On dit la vie de château, on devrait dire la vie de croisière.

Moi, ça me fout le cafard. Voir toutes ces personnes vieillissantes, à chaque port, c'est la valse des chaises roulantes. Ça prend des heures pour vider le bateau, pour arriver sur le port et voir qu'ils ne peuvent pas vraiment faire les excursions, pour lesquelles ils ont payé une petite fortune.

Je me demande à chaque fois pourquoi ils ont fait cette croisière. Je vois bien qu'ils s'ennuient. Je suis bien placé pour le voir, c'est aux repas que c'est le plus visible. Tenez, je vous raconte… Les salles à manger sont remplies de tables pour six personnes. Au début des croisières, on voit les gens se jauger, se juger. Qui sera assis avec qui ? Parce qu'il faut bien choisir, vous allez vous retrouver avec les mêmes personnes à tous les repas de votre croisière ! C'est comme une bande d'enfants, ça se boude, ça se chicane, ou ça fait des blagues qui ne font rire personne. Si vous êtes chanceux, vous allez tomber sur des gens intéressants, qui voyagent pour vraiment découvrir d'autres cultures. Mais les chances sont grandes que vous allez tomber sur des gens qui voyagent juste pour se désennuyer.

Les enfants ne les appellent pas. Ils n'ont pas d'occupation. Alors les voilà sur le bateau. Et dès que vous êtes à table, les voilà à se plaindre et se complaire dans les phrases vides, les informations inutiles, qui ne vous intéressent pas. Leurs maladies ! Ciel, leurs maladies… À cet âge, c'est le sujet de conversation principal. Ils voyagent pour les oublier, mais ils les ont avec eux. S'il y a un sujet dont on ne veut pas entendre parler, surtout à table, ce sont bien les bobos des inconnus ! Ensuite, ce sont leurs enfants et leurs petits-enfants. Des extensions de leurs personnes.

Puisqu'eux n'ont plus grand-chose d'excitant dans leurs vies, ils vivent celles de leur progéniture par extension. Ce n'est pas parce qu'on visite l'Espagne, l'Italie, la Grèce qu'on parle de ce qu'on y voit, la culture, l'histoire… Non, on parle des enfants à New York, Baltimore, Pittsburgh. On parle de politique américaine. De MAGA[1] !

Ciel. J'ai le cafard. Je dois retourner dans ma famille au moins une fois cette année. Je dois trouver un autre emploi que cet emploi où le luxe lève le nez sur nous, les invisibles.

À ma dernière croisière, pour une fois, quelqu'un m'a demandé mon nom (il est inscrit sur ma cocarde, remarquez), mais cette femme m'a vraiment demandé mon nom, regardé dans les yeux, s'est intéressée à l'endroit d'où je viens. Je viens de Jammu, en Inde. Personne ne connaît ça. Mais cette femme m'a demandé de lui en parler. Évidemment, je ne pouvais pas, d'autres personnes m'appelaient pour que j'apporte une troisième portion de dessert. Mais à son regard, à sa question, pour une fois, j'ai senti que c'était sincère. Cette femme était seule à une table de deux. Elle voyageait seule. Et je me suis demandé son histoire à elle. Veuve ? Célibataire ? Elle était plus jeune que la moyenne des croisiéristes, dans la jeune soixantaine. Un oiseau rare sur le bateau.

C'est si rare qu'on nous voit. Nous, les invisibles des bateaux de croisière. Vingt-cinq fois que je fais cette croisière. C'est décidé, je demande au moins un transfert. Je pourrais au moins aller sur les croisières fluviales, ou l'Alaska, ou les Caraïbes. Voir autre chose ! Quand j'ai commencé ce travail, je pensais voir du pays, voyager, je rêvais ma vie. Maintenant, je constate que j'ai troqué les cuisines du petit restaurant de mon père pour les salles à manger des bateaux de ce monde. Je pensais que mon rêve serait sur l'eau, mais finalement, mon rêve a pris l'eau.

J'ai le cafard… Vous l'ai-je dit ?

---

[1] Make America Great Again : slogan politique.

L’appel de l’aventure

Par Michèle Lesage

En 1988, je prévoyais de filer loin de mon patelin pour mes vacances de fin d’été. J’hésitais entre l’Ouest canadien et l’Égypte. Je n’étais qu’une petite oie naïve qui craignait de voyager seule. L’ouest du pays me semblait plus sécuritaire que de partir en terre étrangère, mais le romantisme qui se dégageait des régions du nord de l’Afrique, romantisme dégoulinant des romans que j’avais lus jusqu’alors, m’appelait vers l’aventure. Je choisis une croisière, ce qui me parut plus raisonnable pour une femme non accompagnée. L’agence de voyages m’avait vanté les excursions bien encadrées avec des guides, le confort du navire, les ports fabuleux qui se prélassent au soleil au bord de la Méditerranée, les plages de sable fin, les populations si accueillantes pour les touristes, et le clou du parcours, les extraordinaires pyramides.

Premier défi, mon premier vol en avion. Comme je me sentais extrêmement nerveuse, j’allai boire un verre au bar de l’aéroport. J’y trouvai le réconfort d’un bon verre de vin blanc. Le barman m’offrit de m’en verser un deuxième, mais l’horloge du salon d’accueil indiquait qu’il était l’heure de me présenter au quai d’embarquement. Il me glissa un billet dans la main sur lequel il avait écrit son numéro de téléphone. Quel embarras ! Je me dépêchai de courir vers mon avion et j’y montai sans plus y penser.

Le vol se fit sans problème. Atterrie à Alger, j’embarquai sur mon bateau. Je vis des gens, des lieux, des objets insolites. Les odeurs, la saveur des mets que j’ai goûtés, les rumeurs des villes m’ouvrirent les yeux. Face aux pyramides, je compris le sens de ma vie, comme si elles pointaient vers les étoiles de ma carte du ciel. Nulle part, je n’ai vu cette couleur que j’avais admirée dans les yeux du barman qui m’avait servi un verre de vin avant mon départ. Pervenche. Une fébrilité me prit en remontant sur mon bateau. Où avais-je donc mis ce numéro de téléphone qui pouvait changer le cours de mon existence ? Je m’aperçus que je l’avais perdu. Je me dis qu’au pire, je retournerais au bar. Toutefois, au retour, j’appris qu’il n’avait été là qu’en remplacement et que les données personnelles des employés étaient confidentielles.

Une « p’tite madame » douée

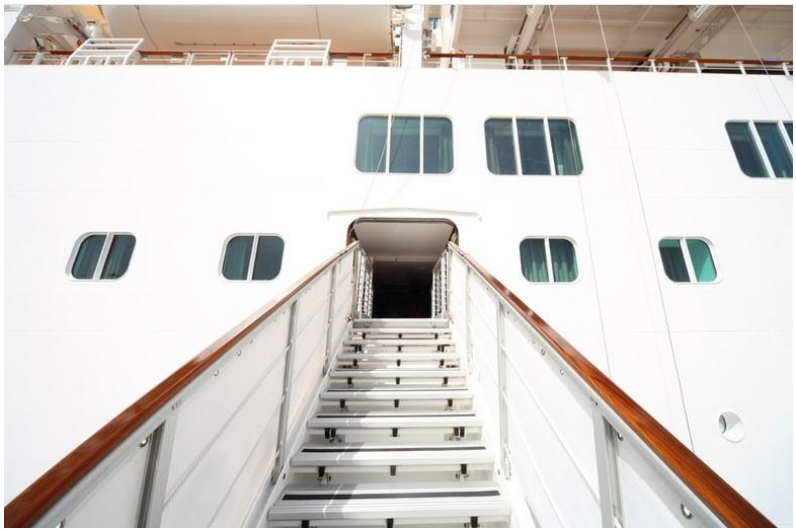
Par Martine Marcotte

La croisière s’amuse ! Je l’espère bien, tant pour les croisiéristes que pour moi. Évidemment, dans mon cas, il s’agit d’un travail; de longues heures enfermée dans la salle des machines et les heures de garde en plus. Mais bon, je suis optimiste. Si tout se passe bien, j’aurai l’occasion, en dehors de mes heures de travail, de monter sur les ponts supérieurs et d’admirer le paysage. J’ai toujours rêvé d’une croisière en Alaska !

Bon, ça n’a pas été évident pour une « p’tite madame » comme moi de trouver une école qui m’accepterait, la formation en entretien de la machinerie de bateau n’avait pas été prévue pour une femme. Mais je suis une optimiste et l’idée de combiner mon intérêt pour les grosses machines avec ma soif d’aventure m’avait séduite. Il y a longtemps que j’en rêvais, de la mer. Je crois que ça avait commencé lors d’un voyage en Gaspésie, je devais avoir dix ans. Wow, on ne voit pas de l’autre côté de cette fascinante étendue d’eau ! Puis les images des mers du sud, des eaux turquoise, des îles couvertes de verdure, des plages à perte de vue. Vous me direz que l’Alaska, c’est différent. Oui, mais c’est plutôt l’idée de naviguer qui m’excite.

Une fois admise, il a fallu me colletailler avec les « collègues » qui ne m’ont pas vraiment accueillie à bras ouverts. Mais, qu’ils le veuillent ou non, je suis douée pour la mécanique.

Bon, vous ai-je dit que c’est ma première croisière ? Je ne compte pas les petites sorties sur le fleuve, mais ce sera l’inauguration de ma carrière en tant que mécanicienne à la salle des machines. Malheureusement, je ne serai pas considérée comme un officier de bord, enfin pas tout de suite. Il va me falloir patienter et faire mes preuves, mais je ne désespère pas d’accéder un jour au poste de chef mécanicien. Alors, je pourrai me pavaner en uniforme, accéder à la salle à manger, me mêler aux croisiéristes pour les spectacles et les soirées dansantes. D’ici là, il me faudra me contenter de participer aux exercices d’urgence pendant lesquels j’aurai à m’assurer que chacun porte un gilet de sauvetage.



La vérité rend libre !

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

Violette avait choisi de mettre sa jolie petite robe lilas. Le vêtement n'était pas trop court, car elle ne voulait pas attirer l'attention des gens. Elle portait aussi son petit collier de coquillage qu'elle ne sortait que pour de grandes occasions. Ses parents avaient décidé de la nommer ainsi, car elle est née avec une petite tache violette en forme de cœur sur l'épaule gauche.

Ce soir-là, il faisait un peu frais et l'on pouvait ressentir le vent caresser sa peau tel un ami de longue date. Violette avait très hâte d'entrer dans la salle à manger destinée aux gens de première classe.

Plus tôt, un jeune homme grand et musclé lui avait filé une invitation. Il disait qu'il en avait marre que ses parents lui demandent quand ils pourraient rencontrer sa soi-disant copine. Il s'appelait Olivier. Dès les premières minutes de leur rencontre, il prévint Violette qu'il était homosexuel et qu'il n'y aurait jamais rien entre eux. Cette dernière lui dit qu'elle comprenait tout à fait sa situation et qu'elle était prête à relever le défi. Elle a toujours aimé que les gens obtiennent la paix d'esprit. D'ailleurs, elle-même était célibataire, et ce, depuis peu.

En montant jusqu'au pont du navire, elle pouvait voir les lumières de la ville où ils avaient posé l'ancre pour la nuit. Violette se demandait ce que les Cubains faisaient ce soir-là. Elle se mit à imaginer durant quelques minutes à quoi ressemblerait sa vie si elle avait grandi là-bas plutôt que dans un petit appartement, seule avec ses parents qui travaillaient tout le temps. Envieuse de leur joie de vivre, elle se souvenait toutes les heures passées à la télé.

La douce main masculine d'Olivier posée sur son petit cœur violet la ramena au moment présent et un frisson d'excitation lui traversa le corps. Elle savait n'y aurait jamais rien entre eux, mais elle pouvait toujours rêver. Olivier lui tendit le bras afin qu'elle s'agrippe à lui et se laisse guider vers la salle à manger. Il la prévint qu'elle serait interrogée au sujet de sa vie, car ses parents voulaient quelqu'un de parfait pour leur fils adoré. Il lui dit qu'elle pouvait mentir et s'inventer une nouvelle vie si elle le voulait. Violette décrocha un petit sourire nerveux et s'accrocha plus fort à son bras.

Olivier était soulagé, car sa mère le laisserait respirer. Il avait si peur de lui présenter son mari. Ce dernier était de la croisière aussi, mais Olivier l'avait empêché de dormir dans sa chambre. Il avait si peur de perdre ses parents.

La suite viendra par la suite…

Je voulais de l’action

Par Paule Simard

Ce que je te raconte se passait en 1975. J’avais à peu près ton âge et mes parents m’avaient amenée faire une croisière pour mon anniversaire. Nous avions pris l’avion jusqu’à Vancouver, puis Bangkok, pour ensuite embarquer sur le navire. Vingt jours de voyage pour mes vingt ans d’existence.

Dès que les bagages furent engrangés dans nos cabines, j’attachai mon paréo prune sur mon maillot de bain et me précipitai vers la piscine. Je n’en avais rien à cirer des émouvants départs et des paysages de carte postale. Je voulais de l’action, et vite ! J’espérais de tout mon cœur faire de belles rencontres, même si je sais que les croisières, c’est surtout une affaire de vieux. On était en plein dans les années d’effervescence et de libération de la femme, alors, j’en profiterais. Après le départ, la piscine commença à se remplir. Toujours pas beaucoup de jeunes, me fis-je la remarque. Mais juste à ce moment, un jeune homme s’avança, timide entre deux femmes plantureuses. Il avait à peu près mon âge, il n’était pas spécialement remarquable, mais il avait de l’allure, et son regard triste attirait l’attention.

Il passait à côté de moi dans la piscine quand il perdit pied et, en se remettant debout, il m'aspergea d'une bonne dose d'eau chlorée. Mes cheveux dégouttaient, et j'étais certaine que mon rimmel faisait de même. Tout de suite, je me suis méfiée. Lorsqu'il m'aperçut, il vira côté cramoisi et ce n'était pas le soleil, blanc qu'il était d'un hiver nordique à peine terminé. Je partis à rire et me présentai. Il bégaya plusieurs fois avant de pouvoir sortir un propos cohérent. Finalement, de sujet en sujet, nous avons passé un long moment ensemble, sous l'œil attentif de nos chaperons respectifs. Malgré son allure timide, il semblait intelligent et ouvert.

Plus tard, au souper de bienvenue du capitaine, on nous avait assigné la même table, ses tantes et lui avec notre famille. Tous les deux, nous étions aux oiseaux d'avoir quelqu'un de notre âge à qui parler, bien que les adultes trouvassent que ça allait un peu vite. En allant au buffet, à un des cuistots qui me semblait sympathique, je donnai un petit message et lui demandai d'aller le remettre à mon nouvel ami que je pointai du doigt discrètement.

Nous nous retrouvâmes ainsi à minuit, sur le pont supérieur pour une première rencontre secrète, ce qui serait notre jeu pendant les vingt jours. Le dernier soir, il avait sorti son couteau et gravé nos deux noms dans un cœur malhabile sur un des murs en bois du pont. J'avais atteint mon objectif !

Jeu des expressions françaises

Sentir le sapin

Par Louise Bertrand

À l'aube du réveillon, toute la famille avait pressenti la fin du patriarche. Malade depuis des siècles, une expression d'usage dans la famille, Maurice s'était levé du pied gauche comme à son habitude. À peine entré dans la cuisine, il avait déjà la falle basse et bourrassait la vaisselle pour trouver une tasse potable. Évidemment, Lucienne n'avait pas démarré le lave-vaisselle et l'armoire était vide. Elle allait assurément se faire brasser le canadien la pauvre ! Maurice, même avant qu'on lui diagnostique une goutte, n'était vraiment pas commode. Lucienne avait eu sa part et ne lâchait pas son fou souvent, surtout quand son homme était en beau fusil.

Les rejetons se tenaient à carreau quand les couvercles r'volaient ! Chacun sacrait son camp dans sa chambre en attendant que le calme revienne. Ils en passaient des heures sur leur lit, les écouteurs sur les oreilles. Les voisins disaient de cette famille qu'elle n'était pas tricotée serré et ils étaient conscients de quasiment tout ce qui se passait, mais n'intervenaient jamais. Chacun se mêlait de ses oignons dans la rue, même si les six packs entraient à la pochetée chez les Leclerc et que les cris fusaient ensuite. Tout le monde autour savait que le diable était aux vaches dans cette maison !

Ce matin-là donc, Lucienne filait déjà un mauvais coton. Elle avait mis la dinde au four et épluchait les patates quand Maurice s'est présenté la face dans le cadre de porte. Manifestement, il était à son habitude, d'une humeur massacrante.

Ça sentait mauvais même si le sapin naturel dégageait une bonne odeur. Lucienne avait tout préparé la veille pour éviter une crise de nerfs. Elle s'était fendu le cul en quatre, mais visiblement aurait fort à faire encore pour calmer sa bête. C'est sûr que Maurice chiquait de la guenille ou comme son cousin français lui disait, Maurice mâchouillait une serpillière. L'ambiance de Noël était gâchée à l'avance.

Lucienne en eut assez. Avant même que les coups s'abattent, elle dirigea son couteau à patates vers Maurice et fonça. Elle ne se ferait pas encore passer un sapin. Maurice ne sentit pas le sapin, Lucienne agissait trop vite. À grands coups, elle lacéra, elle déchiqueta, elle écrasa, elle poussa. À ce rythme-là, Maurice eut son 4 % rapidement ! Même si Lucienne faisait du train, les enfants encore bien endormis n'eurent connaissance de rien. Lucienne eut le temps de terminer d'éplucher ses patates, prépara même ses carottes avant d'emballer le corps de Maurice bien comme il faut sous l'arbre avec inscrit sur l'étiquette : de moi à nous qui en avions plein notre cas'.

Morale de l'histoire : méfiez-vous des Lucienne…

Peigner la girafe et Avoir l'esprit d'escalier

Par Hélène Filteau

Depuis le temps que j'en rêvais, enfin le moment était de passer du rêve à la réalité. Je partais demain pour mon safari en Afrique. Que de rêves de petite fille avaient nourri ce rêve d'aventure dans cette terre lointaine ! Des récits de mon père, sur son cheval, appelé Poussière, à travers la Sierra, aux histoires des sœurs missionnaires nous parlant des petits enfants « pas aussi chanceux que nous » vivant nus sous ces latitudes si chaudes.

Comme ce que l'on ne connaît pas a une forte ascendance sur nous ! Comme si la vérité, nue, crue, n'a pas les mêmes attraits…

Et voilà, je sais bien que je devrai me confronter à la réalité que je vais découvrir, mais voilà à quoi servent les voyages… connaître la vérité. Sur soi d'abord et sur les autres ensuite.

Donc, je me retrouve dans cette lande à perte de vue, à la chasse aux souvenirs d'Afrique. Dans une Landrover, nous sommes quatre à essayer d'avoir des yeux partout…

Ici, une famille de lion sous la couronne d'un grand arbre, par là, une file de hyènes en chasse… au loin, un troupeau de grands herbivores. Comme la nature ne cesse de m'émerveiller ! Le camouflage des uns et des autres… puis nous arrivons près d'un village. Dans les arbres environnants, de nombreuses chèvres jouent aux écureuils. On dirait qu'elles font la chasse aux rares oiseaux du coin.

Elles me font sourire, j’aime bien les caprinés. Nous faisons une pose avant de repartir vers la savane. Un éléphant marche tranquillement à quelques milles du village le long de la route. Il semble solitaire. Le guide nous explique que c’est le cas de certains jeunes mâles. Quand, tout à coup, au loin, je crois apercevoir des girafes… je retiens mon souffle. Moi et mon esprit d’escalier, les idées s’échafaudent à vitesse grand V dans ma tête… et je m’imagine déjà peignant la girafe !

Ça ne mange pas de pain

Par Françoise Lavigne

Ça ne mange pas de pain, ces gens-là. Bien trop basse classe pour eux. Le pain, c'est pour les rustres, les paysans, un repas simple soupe et pain, ce n'est pas pour les gens de la haute ! Ça mange des biscottes, des tartines, des baguettes, mais n'allez pas leur dire qu'ils mangent du pain ! Ils ont fait haro sur le mot pain. Ha la belle miche, la belle fesse, la fougasse, la faluche, la fouée, le campagnard… Ajoutez-y un soupçon de sortes de farine et vous multipliez les manières de ne pas manger de pain : épice, gruau, intégral, épeautre, blé. Et puis il y a la touche exotique, le naan, le pita, le suédois, le tabouna.

Vous croyez qu'ils sont au régime ? Qu'ils sont des adeptes du sans gluten pour des raisons de santé ? Et non, ils sont juste des snobs, qui cherchent la nouvelle mode culinaire en levant le nez sur le fruit du levain. Et ça, on ne manque pas de choix, les tik tok de ce monde sont remplis de recettes de cuisine et de nouvelles modes. Des toqués, et pas dans le sens culinaire cette fois.

J'ai vraiment cru, avec la pandémie, que ces gens allaient faire comme tout le monde et faire la recette du pain Ricardo, histoire de suivre la dernière mode (et de passer le temps, avouons-le). Mais non, j'avais oublié que, pour ce faire, ils auraient dû avoir la patience de chercher la précieuse levure qui était introuvable.

Et ils auraient dû avouer, ce qui est pire, qu'ils mangeaient de ce pain-là (expression consacrée qui s'applique littéralement à eux). Alors ils ont continué à manger leurs biscottes, tartines et se faire croire qu'ils mangeaient plus « santé » que les voisins.

On dirait toujours qu'ils sont comme une poule qui aurait trouvé un couteau. Le couteau est une chose absolument inutile, vous en conviendrez, pour une poule, à moins de picorer le couteau où des miettes de pain auraient pu s'incruster, que ferait une poule d'un couteau ? Et bien, ces gens, ils sont passés maîtres dans l'art de faire comme s'ils étaient meilleurs que les autres, tout en étant précieusement inutiles dans leur façon de vivre, du moins dans cet aspect de leur vie; je n'oserais m'aventurer à juger davantage que leur snobisme culinaire. Entre vous et moi, comment l'idée de ne pas manger de pain fait-elle d'eux de meilleures personnes ?

Je préfère faire partie de la confrérie des amoureux de pain et l'avouer haut et fort. Quoi de meilleur pour commencer la journée qu'une tranche de pain grillé sur laquelle fond un soupçon de beurre et une grande cuillère de confitures de camerises ? Quoi de meilleur que le croûton de pain sous la croûte de fromage de la soupe à l'oignon ? Ou le bonheur du sandwich apporté sur la plage un midi d'été, dans lequel on aura mis de l'avocat, une tartinade de tofu, des carottes râpées et un soupçon de purée de dattes ?

Le pain, que les non-mangeux de pain ont associé au petit peuple, devrait au contraire être magnifié ! D'ailleurs, la baguette française (qui est un pain, hé oui) n'a-t-elle pas été inscrite au patrimoine de l'humanité ? Que l'on se comprenne bien. Ces gens, ils ne sont que des snobs du mot. Ils en mangent tous les jours, du pain. Dieu leur a donné leur pain quotidien, ils sont des privilégiés. Mais ils ont simplement oublié ce que c'est que d'appeler un chat, un chat.

Coincer une bulle et discuter le bout de gras

Par Michèle Lesage

Dans la vie, on prend des directions au hasard des rencontres et des événements. Ça prenait bien un jour comme celui-là, un jour de mardi gras, pour que je me retrouve dans de beaux draps.

Je suivais des cours de biologie, me destinant à une carrière de chercheuse. Au milieu de l'hiver, j'avais pris une pause. C'était le festival des glaces et j'avais rejoint des amis sur la place des activités. Le fun était pogné comme on dit et nous nous sommes enregistrés dans une compétition de ballons humains au milieu des Plaines d'Abraham. Je n'avais jamais essayé d'enfiler un de ces ballons dans lequel on peut se déplacer, protégés par une membrane de plastique ou de caoutchouc gonflé. Nous étions deux équipes. Le but était de renverser chaque membre de l'équipe opposée le plus de fois possible. Des juges comptaient les soldats tombés au champ de bataille. Le jeu s'est déroulé bon train, mais à force de me faire rentrer dedans, j'en ai eu ma claque d'un belligérant qui avait fait de moi sa cible préférée. Entre bulles, je ne serais pas celle qui se ferait coincer dans le rôle de perdant. Oh non.

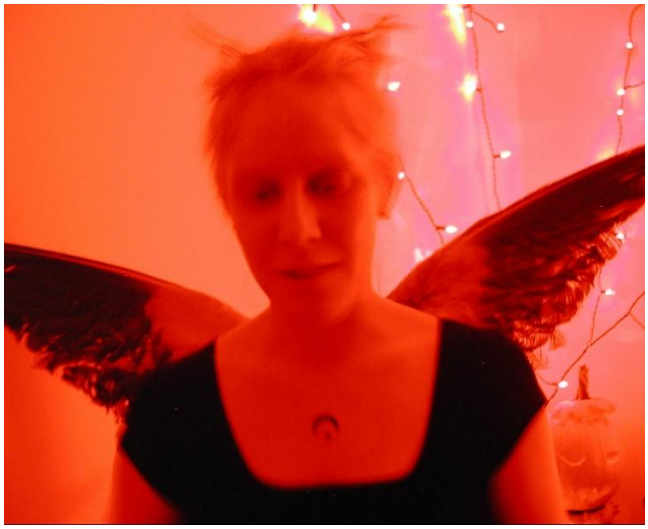
Le jeu est devenu plus agressif, mon équipe a gagné. Nous nous sommes dégagés de nos ballons et nous sommes tous allés boire un pot sur la rue Cartier. Celui qui m'avait le plus souvent jetée à terre est venu s'asseoir à mes côtés.

— Je te reconnais, je te croise sur le campus lorsque tu te rends au Pavillon des sciences.

— Tu étudies à Laval ?

— Non, je fais l'entretien des pelouses et je dégage les entrées des facultés l'hiver. Je t'ai remarquée.

C'était un beau grand gars, il n'y a pas à dire. Il avait ses vues sur la société et l'accès à l'éducation. Nous avons discuté du bout de gras réservé à ma clique d'intellectuels. Il économisait pour s'acheter une ferme. Son projet était tout bien monté dans sa tête. Ses yeux brillaient tellement qu'ils ont éclairé ma lanterne sur ce que j'espérais faire de ma vie. Nous nous sommes revus, avons acheté une terre et produit de beaux légumes. Sortir de ma bulle, je ne l'ai jamais regretté.



Être dans les clous

Par Martine Marcotte

Wow, « être dans les clous », est-ce que ça veut dire se prendre pour un fakir ? Ou respecter les passages cloutés ? J'aime bien cette seconde hypothèse, moi qui aime traverser la rue n'importe où. N'ayez crainte, je suis prudente, je regarde toujours des deux côtés avant de traverser la rue, même en dehors des heures de trafic.

Vous vous demandez peut-être à quoi je fais référence ?

Dans mon patelin (cinquante kilomètres à l'ouest de Québec), à peu près tout le monde vient du même village; il y en a bien quelques-uns qui sont allés chercher époux jusqu'à quinze kilomètres aux alentours, mais c'est l'exception. Certains sont allés aux chutes Niagara (généralement en voyage de noces) ou à Old Orchard, mais la plupart ne s'aventurent jamais bien loin. Or, l'un des fils du deuxième voisin s'est installé à Baie-Comeau. Autant dire à l'autre bout du monde !

Un été, il y a bien longtemps, j'étais encore adolescente, la veuve du deuxième voisin reçoit ses petits enfants pendant l'été. La petite fille doit avoir environ cinq ans, sa grand-mère en est très fière et aime raconter les faits et gestes de la petite à qui veut l'entendre. C'est tout nouveau pour elle, ce n'est pas comme si elle avait déjà eu la lubie d'aller visiter son fils et sa famille à Baie-Comeau.

Son anecdote préférée relate la fois où elle a dit à la petite de faire bien attention avant de traverser la rue. Et sa petite fille de rétorquer « Fais-toi z'en pas grand'man, ici c'est pas le trafic de cinq heures à Baie-Comeau ! » Tout le monde a bien rigolé et l'a raconté à tout le monde. Même moi qui n'habitais plus le village, j'y avais eu droit au bon mot de la petite. Je me demande combien de ces villageois avaient une idée de quoi ça avait l'air le trafic de cinq heures à Baie-Comeau.

Enfin, je n'y ai plus repensé pendant des décennies jusqu'à ce que je me rende chez une copine, collègue de travail, pour un party d'Halloween. L'une des invitées est déguisée en elfe et elle porte de vraies ailes d'oie sur son dos. Elle a le physique de l'emploi, je ne peux m'empêcher de lui demander d'où lui viennent ses ailes ? Voilà qu'elle me raconte que son père est chasseur et qu'il lui a gardé cette paire d'ailes. Parle parle, jase jase, toujours est-il que son père vient du même patelin que moi et je réalise finalement que c'est elle la petite fille de Baie-Comeau qui avait fait rigoler tout un village le temps d'un été.

Chambrer quelqu'un

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

<u>Avertissement</u> : J'aborde quelques sujets difficiles au sujet de ce que j'ai vécu durant la Covid-19. Voici un texte au sujet de mon crime commis pendant la récente pandémie. Je comprends qu'on ne veuille plus en entendre parler, mais l'expression « chambrer quelqu'un » me semble exactement ce que ma mère et moi avons fait pour me sauver[2] la vie.

Je ne vais pas vous mentir, mais habiter seule avec une grave dépression, en plein confinement, c'est une recette pour un désastre. Certaines personnes me diraient que je n'avais rien à me plaindre, car j'étais bien « entourée[3] » de ma famille. Certes, au départ, j'avais le Zoom quotidien avec mes élèves de onze à douze ans et on riait et naviguait le tout ensemble. Je les écoutais parler de leurs préoccupations tout en mettant un « masque » qui me donnait l'apparence que tout allait bien chez leur enseignante. Je ne voulais pas les inquiéter davantage.

---

[2] Ceux qui me connaissent verront que j'y ai inséré un peu de sarcasme humoristique.
[3] Laissez-moi vous dire que parler avec ta famille par l'entremise d'une plate-forme de jeux de société ou de Zoom ne correspond pas à être bien entourée.

Wow ! Ça dégringole vite la santé mentale quand l'on est emprisonnée chez soi. Après avoir craqué à l'automne du retour en classe, ma mère m'obligea de venir habiter chez elle « illégalement ». Tout ce qu'elle savait de ma situation était que je venais de sortir du « Crisis Center » de Winnipeg, alors elle jugeait que je n'allais pas bien.

Avant mon arrivée, elle prépara ce qui allait être ma chambre pendant six mois. Au départ, je passais mon temps à dormir le jour pendant que ma mère s'occupait d'une famille qui avait choisi de faire l'école à domicile voulant éviter les microbes des autres familles chez eux. La nuit, je n'arrivais pas à dormir alors je m'imaginais le pire et je ne voyais pas comment j'allais m'en sortir.

Éventuellement, ma conseillère m'encouragea à établir une routine afin de reprendre un peu le contrôle de ma vie. Tous les matins, après avoir mangé et bu un café, je m'installais à la table devant la grande fenêtre du salon et je bricolais. L'art me permet de m'évader dans un autre monde et c'est ce que je faisais en attendant que ma mère revienne.

Cette dernière était prise de peur de cette foutue Covid et il fallait suivre toutes les consignes à la lettre. Genre, un peu plus et je devais presque me cacher pour éternuer tout en me désinfectant les narines par après. J'exagère, là, mais moi ce n'est pas la Covid qui me faisait peur. Non, c'est combien la santé mentale était vue comme moins grave dans la hiérarchie des maladies.

Aujourd'hui, je vais mieux et je suis heureuse de ne pas avoir à me « cacher » pour aller visiter ma famille et mes ami(e)s. Ce texte n'est pas écrit pour avoir votre pitié, mais plutôt en guise d'un texte qui prouve que je suis une femme forte malgré ce que les gens pensent de moi.

Traîner ses casseroles

Par Paule Simard

Je pars, je pars loin, loin de tout. J'ai décidé de mettre la clé dans la porte, de quitter mon confort, ma routine, ma bulle, pour aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte. Je ne suis partie qu'avec le minimum pour survivre. Un sac à dos avec quelques vêtements, une brosse à dents, un calepin, mes cartes de crédit, mon passeport et mes lunettes. Tant pis pour le reste, ça se trouve facilement. Arrivée à l'aéroport, je me suis dirigée vers le guichet d'une compagnie d'avion que je savais fiable et j'ai demandé un billet pour le prochain avion sur lequel il y avait de la place, pourvu que ce soit à l'international, mais où je n'avais pas besoin d'un visa. La personne au guichet m'a regardée d'un air un peu bizarre, mais comme elle doit être habituée d'en voir des vertes et des pas mûres, elle a obtempéré. Elle m'a nommé une ville que je connaissais de nom, mais où je n'étais jamais allée, donc j'ai dit : « Ça me va ! »

Mon aventure, si elle visait en premier à quitter mon quotidien, avait pour but aussi de me quitter moi, pour me réinventer. Je me disais que ma famille me faisait jouer un certain rôle que, par habitude, je n'osais pas déranger. Au travail aussi, on s'était fait un portrait de moi depuis le temps que j'y étais. Donc, là non plus, je n'arrivais pas à trouver de nouvelles façons d'être. Et mes relations amicales et amoureuses étaient également convenues, pas beaucoup de place pour l'improvisation.

Après un vol vide de toute anecdote, je suis arrivée dans la ville en question. J'ai erré dans les vieux quartiers toute la journée, allant de rue en rue, de place publique en place publique en regardant les gens, des locaux, des touristes, des hommes, des femmes ou des pluriels qui vaquaient à leur vie, comme des habitants de corps dont la vie semblait acceptable. Certains, dont le sourire était plus présent, avaient peut-être une vie plus heureuse. Va savoir !

Je suis entrée dans le premier hôtel modeste venu et je m'y suis installée pour quelques jours, le temps de trouver quelque chose de plus stable. Une semaine plus tard, j'avais une chambre et un petit emploi de serveuse dans un café sympathique du centre-ville. Je me suis donc réinstallée dans une nouvelle petite vie, un quotidien nouveau, des routines réinventées, mais sans y trouver la félicité que j'espérais.

Je crois qu'en fait, peu importe où l'on est, on traîne toujours ses casseroles. Ce n'est pas de pays, de langue ou de culture dont il faut changer. C'est plutôt son espace intérieur qu'il faut réaménager, y faire un ménage de fond, racler les coins de garde-robe, poncer les vieux meubles et refaire le crépi pour se découvrir autrement. Mais surtout laver les vitres et construire de nouvelles fenêtres, de nouvelles portes pour mieux scruter ses tripes et se faufiler dans de nouveaux sentiers.

L’ironie du sort

Par Sylvie Tardif

Nous avions reçu une invitation à dîner chez une amie qui lui était très chère, mais que je trouvais insupportable. S’il y a une hypocrisie du nouvel amoureux, c’est bien celle de faire croire qu’il voue une affection véritable et sincère envers les amis de sa tendre moitié. Or, plus le temps passe, moins cette hypocrisie est possible.

Combien de fois ne lui avais-je pas dit que cette connasse n’avait aucune opinion et qu’elle se contentait de nous soûler avec ses lieux communs ! J’en avais ma claque. Pour conclure un point de vue, elle trouvait toujours une expression à la con pour résumer l’affaire. Pierre qui roule n’a jamais autant amassé de mousse que dans cette maison. Et lui, de me répondre, qu’elle avait été d’un grand secours lors d’une épreuve passée et qu’il lui serait donc toujours loyal. Par amour pour lui, demandait-il, je ne devais rien laisser paraître de mon énervement.

Aussitôt arrivée chez cette amie, elle commenta la force de la bise en disant : « Il vente à écorner les bœufs, n’est-ce pas ? » Que pouvais-je répondre ? Que nous avions le cul bordé de nouilles de ne pas nous être envolés. J’ai bien failli mentionner qu’on s’en foutait comme de l’an quarante, mais mon amoureux m’ayant entendu penser me fit de gros yeux. Il s’agissait de sucrer les fraises, de rendre cette soirée digeste, même si j’avais déjà les nerfs à vif.

En la regardant s’activer à nous recevoir au champagne et aux petits fours, je n’avais que dédain pour cet esprit si lourd qui ne s’élevait jamais beaucoup plus haut que le ras des pâquerettes. Qu’allait-elle encore nous sortir qui me ferait grincer des dents ?

Le répertoire des expressions françaises est vaste. Avant de passer à table, elle arrêta son mouvement et nous regarda intensément en disant qu’elle avait une annonce à faire. Bon, ça y était, le chat allait sortir du sac. Elle allait enfin mettre un terme à notre amitié en déclarant son amour pour mon chéri ce qui était pourtant évident depuis toujours comme le nez au milieu de la figure. Elle fit une pause. Ses yeux s’emplirent d’eau.

Oh la bougresse, elle la jouait fort. On aurait droit aux larmes de crocodile. Quelle conne ! Et mon amoureux de devenir tout mielleux et de la consoler d’un geste attendrissant en posant sa main sur la sienne et en disant : « Que se passe-t-il ? Tu m’inquiètes. » Vraiment, il était inquiet de la déclaration d’amour d’une potiche. Misère, j’aurais tout entendu. À bon chat, bon rat. Ils étaient ex aequo sur la première marche du podium de la mièvrerie. Champions toute catégorie de la sottise.

Elle nous annonça qu’elle avait reçu le diagnostic d’un cancer au cerveau et qu’elle en avait pour trois mois à vivre. Ironie du sort, la maladie avait trouvé son cerveau.

L’envers du miroir

Son île

Par Rebecca Angele

Isaac est un jeune homme de vingt-sept ans, né à Pointe-à-Pitre en Guadeloupe, le 20 mai 1995. Il n'a jamais quitté son île et n'en a jamais eu le désir. Après le lycée, il a fait une formation professionnelle pour devenir vendeur. Il a toujours eu un grand talent pour connecter rapidement avec les gens. C'est un excellent vendeur et il travaille pour Mercedes. Un vrai rêve d'enfant pour lui : il est passionné de voitures.

À dix-neuf ans, il s'est marié avec sa copine de jeunesse. À vingt ans, il était papa. À vingt et un ans, il s'est acheté une maison dans la rue où il a grandi. Il est aujourd'hui père de deux enfants. Un de sept ans et une de cinq ans. Un garçon, une fille, comme il l'avait planifié. Il est bien dans sa routine. Il n'a jamais aimé le changement.

Ce n'est pas quelqu'un de très curieux. Il a beaucoup d'entregent et de la facilité avec les gens, mais est peu intéressé par des questionnements dits existentiels. Il considère ces sujets comme étant une perte de temps. Des discussions abstraites qui n'apportent rien à la vie. Cette vision n'a d'ailleurs, jamais été un problème pour lui. Elle lui a, en fait, permis de vivre une bonne vie, une belle vie même. Profitant chaque jour de bonheurs simples, inaccessibles à tant de philosophes.

Jusqu'à ce qu'un jour, sa fille commence à lui poser des questions qu'il n'avait jamais même pensé être des questions : « Papa, comment je sais que j'existe ? »

Je préfère écrire

Par Louise Bertrand

Que s'est-il produit le jour de ma conception ? Est-ce que ma mère avait la tête dans les nuages ? Est-ce que mon père tapait des mains ? Y avait-il de la musique qui jouait dans leur chambre ? Je n'ai jamais osé leur demander et maintenant que j'y pense, ils ne sont plus là pour répondre. Par contre, il y a un fait avéré, c'est que nous ne sommes pas toujours le portrait de nos parents. Physiquement peut-être, mais pas dans toutes nos fibres.

Ma mère avait l'art de rêver. Elle échafaudait de multiples projets, s'inventait un monde fait à son image tout en créant de multiples toiles d'ailleurs, sans y mettre pourtant les pieds. Elle voyageait à sa façon, dans sa tête. Sur son métier à tisser, elle poussait la navette entre les fils comme si elle était déjà en partance pour un autre pays. Elle mesurait régulièrement son œuvre. Ce faisant, elle marchait dans d'autres pas en réinventant le sentier. Ma mère était une aventurière de la vie. Au crépuscule de la sienne, elle m'a dit : pas déjà ? Ça m'a secouée. Ses projets étaient loin d'être terminés, mais elle avait encore de l'allant.

Mon père avait l'art du rythme. Sans jouer d'aucun instrument de musique, il battait la mesure dans sa parlure. Devant quelqu'un qu'il appréciait moins, il affûtait son violon et jouait un rigodon pour le désarçonner.

Ses mots résonnaient, ses blagues visaient juste quoiqu'il y avait des spectateurs plus critiques qui le dénonçaient en affirmant sa méchanceté déguisée. Mon père était un musicien de l'ironie.

Et puis, il y a moi. Tout le contraire. La terre-à-terre sérieuse qui rêve la nuit mais peu le jour. La pince avec rires qui croit posséder un talent d'humoriste, mais qui faille à chaque fois en racontant une histoire. Je préfère écrire. Je mets sur papier les rêves, ceux des autres. J'inscris des notes dans les marges, celles qui donnent des airs de famille à mes chansons. C'est ainsi que je m'exprime et que j'avance avec, pour seul bagage, un miroir que j'agite lorsque je suis perdue parce qu'il y a toujours quelqu'un pour indiquer le chemin qu'il soit ici-bas ou là-haut.

Tassez-vous, elle passe

Par Françoise Lavigne

Rien ne pouvait l'arrêter. Très sûre d'elle, elle fonçait dans la vie comme au volant de sa voiture, tassez-vous, elle passe. Sa vie avait d'ailleurs commencé sur les chapeaux de roues, sa naissance ayant demandé huit minutes top chrono entre l'arrivée à l'hôpital et le moment où elle avait vu le jour. Une heure plus tard, elle prenait le sein goulûment.

À la garderie, elle s'appropriait les jouets qu'elle voulait, le partage n'étant pas dans son mode de vie. À l'école primaire, elle dominait les autres de son intelligence (hors du commun, il faut tout de même le concéder), sachant lire avant même sa première année. De plus, les chiffres et opérations mathématiques n'avaient aucun mystère pour elle. Au secondaire, continuant sur sa lancée, elle excellait dans les sports, les ligues de Génie en herbe, les expo-sciences et, évidemment, dans tous les aspects pédagogiques qu'elle trouvait d'ailleurs d'un ennui certain. Son cercle d'amis était restreint à ceux et celles qui souhaitaient avoir de bonnes notes aux travaux en équipe.

Au cégep, continuant sur cet élan, elle cumulait le double DEC arts et sciences, ne voulant choisir trop tôt le métier qu'elle pratiquerait. Finalement, ni arts ni sciences, elle choisit d'être avocate, un métier qui mène à tout.

Dans sa profession, rapidement, elle s'est distinguée, comme une femme toujours en mode solution, même si la solution pouvait ne pas plaire à tous. Charmeuse à ses heures, uniquement pour arriver à ses fins, son égoïsme lui avait servi à se hisser dans la hiérarchie de la firme pour laquelle elle est devenue actionnaire principale avant la quarantaine.

Arrivée à la cinquantaine, riche, du moins de possessions matérielles, elle se retrouvait seule, sans conjoint, sans enfant, au moment où les gens qui l'entouraient commençaient à voir pousser leurs petits-enfants. Des regrets ? Aucun. Pour en avoir, elle aurait dû avoir un brin d'empathie et beaucoup moins d'ego (isme ou pas).

Dans la soixantaine, alors que le bureau auquel elle avait consacré sa vie se renouvelait de jeunes ayant trente ans de moins qu'elle et des valeurs ô combien différentes, se questionnait-elle sur ses choix personnels ? Et non. Heureusement pour elle, elle continuait de foncer, ayant démontré que les plafonds de verre sont faits pour être brisés. Les jeunes la craignaient, la respectaient (par peur, plus que par réel respect). Elle n'en avait cure, confiante d'être sur sa voie.

Jamais elle n'est entrée dans un CHSLD. Pas le temps avec ça. Pas pour elle. Son condo, ses habitudes, jusqu'à la fin. La mort l'a surprise, d'un coup, à quatre-vingt-deux ans. Pas de temps à perdre avec des maladies qui s'étirent ! Un bon infarctus, juste comme il faut. Sur sa tombe, solitaire, quelques mots : *Ainsi passe la gloire du monde*.

Je suis celui qui est

Par Michèle Lesage

Je sors de la scène. J'ai fait mon show. C'était géant. Les agents de sécurité ont eu maille à partir avec la foule déchaînée. Les fans se bousculaient contre les clôtures de retenue; une adolescente a réussi à escalader la scène et y est montée. Elle est venue m'embrasser à pleine bouche. Le batteur s'est jeté dessus pour la décoller de moi. Elle m'a arraché une boucle d'oreille en s'agrippant à mon cou. Le sang coulait, elle l'a léché. Mon agent m'avait averti, l'hystérie autour de mon spectacle était palpable lorsque les dates de ma présence à Paris ont été annoncées. Je suis habitué d'être adulé, ça ne me fait pas peur. La boucle d'oreille me fera une cicatrice qui ajoutera à ma popularité. On a pris plein de photos dont on fera des posters, des t-shirts et des figurines.

Tout me prédisposait à la carrière que j'ai et que j'assume pleinement. J'adore être à l'avant-scène, le vedettariat, la vénération des idoles. Hier, j'ai dû remplacer mon claviériste qui ne supporte pas de jouer les deuxièmes violons. De toute façon, il me cassait les oreilles avec ses problèmes personnels. Qu'est-ce que j'en ai à foutre des histoires de tout le monde ? Les candidats pour faire partie de mon band sonnent à la porte tous les jours. Le petit nouveau a du talent, mais n'est pas encore à la hauteur. Je lui donne une semaine pour s'adapter, après ça, ce sera au suivant. Je n'ai pas de patience avec les « wannabe ». Tu es ou tu n'es pas.

Dans la vie, il faut savoir ce que l'on est. Il n'y a pas de place pour les faux-semblants. Les mièvres ne feront jamais la Place de l'Élysée, ne feront jamais fortune, ne connaîtront jamais la gloire.

Et moi je suis. J'incarne la perfection. Tout ce que je compose est génial. Tant de monde m'aime, c'est bien la preuve que je suis un dieu ! Je suis la lumière du monde.

Avoir confiance en soi

Par Martine Marcotte

Je me demande ce qu'est la vie d'une personne confiante ? Avoir confiance en soi, faire preuve d'assurance en toute circonstance, foncer dans la vie...

Je devrais en avoir une bonne idée, après tout, j'ai vécu avec une telle personne pendant une quinzaine d'années. Je me rappelle surtout qu'il ne perdait pas son temps en excuses inutiles. En fait, je ne crois pas qu'il ne l'ait jamais admis lorsqu'il avait tort. Donc, il n'avait pas à vivre la honte, l'humiliation, la crainte paralysante de se tromper à nouveau. Cette liberté lui permettait d'entreprendre de grandes choses et de les réussir ! On dit que le succès sourit aux audacieux !

D'un milieu modeste, il s'était vite imposé comme leader dans sa famille (il faut dire qu'il était l'aîné), puis à l'école. D'une intelligence supérieure, il avait vite visé les sommets. En plus, il était bon dans les sports. Centre au hockey, lanceur au baseball, quart-arrière au football, il avait aussi été sauveteur à la piscine et moniteur de ski. Il semble que tout lui réussissait.

Bon, il était trop petit pour espérer jouer professionnellement, mais il s'en était remis. Il n'avait pas non plus reçu de prix Nobel, enfin pas encore. Côté relations humaines, il avait un bon nombre d'amis de longue date, ça semblait facile pour lui de se faire des amis. Je ne crois pas qu'il ait vu son divorce ou ses autres ruptures comme des échecs, du moins pas de sa part; peut-être n'y avait-il pas de femme à la hauteur ?

Deux sœurs jumelles

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

Isabelle et Rebelle étaient deux sœurs. Leur mère leur répétait sans cesse qu'elles étaient sœurs jumelles. Cependant, les gens du village ne le croyaient guère, car l'une était patiente et douce comme l'agneau et l'autre impatiente et brusque.

Un jour, leur père dit à leur mère :

— Angeline, je viens de perdre mon boulot. Il va falloir que tu amènes l'une des deux filles chez ta sœur afin qu'elle y reste pour un petit bout de temps.

— Oh, bien Pierre, comment vais-je choisir ? Je ne peux pas départager entre mes seuls enfants.

— Ma chérie, n'oublie pas qu'en grandissant, nos défauts s'amplifient au point que cela peut déranger les gens.

— Alors, si je comprends bien, tu veux que je choisisse de laisser notre fille qui a le plus de défauts afin de fatiguer ma sœur ?

— Tu peux l'interpréter comme tu le veux ma douce. N'oublie pas que nous tous avons des défauts. Si tu imposes des défauts à ta sœur et qu'elle rejette notre fille, alors cela pèsera aussi sur ta conscience.

Le lendemain matin, Angeline entra dans la chambre de ses filles et leur demanda de s'habiller, car elles partaient visiter leur tante qui se trouvait au village loin de là. Elle leur demanda de préparer un sac avec quelques vêtements de rechange ainsi que d'apporter chacune un objet de valeur.

Isabelle, intuitive tel le lapin qui sent la présence du danger, mentionna son doute à sa sœur :

— Rebelle, j'ai l'impression que quelque chose de pas correct va se passer chez notre tante.

— Tu exagères ma sœur.

— Je te dis. Hier, curieuse comme je le suis, j'ai entendu nos parents discuter. Maman va devoir laisser l'une de nous chez notre tante.

— C'est sérieux comme accusation, mais que penses-tu qu'on devrait faire ?

— Papa lui a demandé de retenir celle d'entre nous qui a le moins de défauts.

— C'est assez évident qu'elle va m'envoyer chez notre tante. Tous les gens du village me rejettent, car je n'arrive pas à endurer tout ce que tu endures chère sœur. Cependant, je ne veux pas aller vivre chez elle, car elle ne me comprend pas et me punira tous les jours.

— T'inquiète Rebelle, j'ai un plan. Afin que maman ne te sacrifie pas, tu n'as qu'à agir exactement à l'opposé de ce que tu ferais d'habitude.

— Isabelle, quelle magnifique idée, mais c'est impossible. Les parents verront que je ne suis pas toi.

— Rebelle soit positive. Tu verras.

Les deux filles se lavèrent rapidement et enfilèrent leurs robes noires dédiées seulement aux enterrements. Leur père, outré par ce comportement, leur demanda d'aller se changer de ce pas. Normalement obéissante, Isabelle serait allé de ce pas se changer. Au lieu, elle jeta un regard insistant à sa sœur et lui indiqua d'un signe de tête qu'elle devrait obéir et aller se changer.

Rebelle quitta maladroitement la cuisine pour aller enfiler la robe fleurie et jaune de sa sœur. Rebelle détestait les couleurs vives et préférait porter le foncé, mais elle voulait à tout prix rester chez ses parents. Elle jeta un coup d'œil dans le miroir et lâcha un clin d'œil.

En descendant, leur père dit à Rebelle :

— Merci ma chérie. On peut toujours compter sur toi. Ce n'est pas comme Rebelle, ici, qui a refusé de se changer et porte toujours sa robe noire.

Rebelle était heureuse de recevoir ce compliment, mais elle avait mal que son père était déçu de ce qu'elle était.

Isabelle lâcha un regard complice à sa sœur. Les deux sœurs s'aimaient beaucoup et elles se complétaient. Elles ne voulaient pas être séparées à jamais. En sortant dehors, le char les attendait. Leur père avait passé quelques heures à le polir afin qu'il brille lorsqu'elles passeraient devant le village de leur tante.

Angeline embarqua derrière le volant et indiqua à Rebelle d'embarquer, car elle avait obéi à leur père. Isabelle était fière de sa sœur, car elle savait que cette dernière aurait souffert chez leur tante. Elle embarqua derrière sans se plaindre et salua son père de la main.

Tout est calme

Par Denis Roy

Pour le moment, tout est calme. Comme il se doit. À cette heure-ci de l'après-midi, il ne doit pas en être autrement. Mais il a un doute, un sérieux doute.

Installé dans son fauteuil roulant devant son écran, il attend. Il a tout son temps depuis l'accident qui l'a cloué dans ce carcan et qui l'a privé de tout ce qu'il aimait.

Un son en provenance de l'écran attire son attention, puis apparaît l'image de la femme entrant dans la chambre. Elle sort de son champ de vision, le son de la douche se fait entendre. Elle ressort de la salle de bain, nue, les cheveux enrubannés dans une serviette et s'approche du miroir. Elle sourit, satisfaite, semble-t-il, de l'éclat de ses yeux.

Lui, il sursaute de la voir de si près, comme si elle le regardait en pleine face. Il sent une boule qui lui plombe l'estomac. La femme se dirige vers le lit, il admire ses courbes magnifiques et sa démarche féline, avec un mélange d'envie et de rancœur. Elle tire les rideaux, défait le lit, allume une lampe de chevet pour plonger la chambre dans une lumière tamisée.

C'est à ce moment qu'un homme fait son entrée à son tour. Les deux amants se retrouvent dans les bras l'un de l'autre; elle s'empresse de le dévêtir entre deux baisers passionnés et de l'entraîner au lit.

Tétanisé par la colère, l’homme en fauteuil met fin à la transmission. Ce miroir à la fine pointe de la technologie lui confirmait ses doutes. Sa femme le trompait, il demandera le divorce. Son amour devenait un sentiment cruel de trahison.

Un regard serein

Par Paule Simard

J'avais rencontré cette fille au pensionnat. Elle y était arrivée en milieu d'année. La mort de sa mère l'avait propulsée dans le monde cruel et sanguinaire d'un groupe de filles confinées et de règlements tous plus aberrants les uns que les autres. Pourtant, en dépit la perte de sa mère et de son changement subit d'univers, elle portait sur tout ce qui l'entourait un regard serein, positif, à la limite de l'adoration. Les sœurs étaient gentilles, les repas délicieux et les longues heures d'études ou de silence des moments recherchés.

Elle souriait à tout le monde, avait un bon mot pour chacune. En revanche, elle n'était pas aimée de toutes les pensionnaires. Ses longs cheveux noirs et bouclés agaçaient celles dont les cheveux semblaient être nés d'un fer plat. Sa peau laiteuse et ses yeux gris traduisaient, toujours selon les jeunes adolescentes jalouses, un caractère mou. Une Blanche-Neige parmi nous, il fallait la détester, car elle pouvait ravir pensées, amies, amours.

Mais que se cachait-il derrière cette acceptation béate de la situation ? Les combatives l'abhorraient, car elle acceptait tout, alors que les soumises voyaient en elle une rivale dans le degré de complaisance qu'elles affichaient devant les religieuses.

Toutefois, en dépit de ce climat de rejet, elle florissait. Même après quelques semaines, elle poursuivait sa route, heureuse et charmante, sans que rien ne semble atteindre sa carapace. Pourtant, il devait bien avoir une faille sous ce bouclier d'acier.

Le seul indice potentiel était sa distraction, son œil jamais tout à fait au point qui laissait entrevoir que cette façade intacte ne lui permettait pas de prendre la vraie mesure de la bête qu'était le pensionnat. Il semblait que son regard, qui effleurait les gens et les choses, ne voyait que la première couche, qu'elle n'arrivait pas à percevoir, au-delà du vernis de surface, les aspérités des murs, des rituels et des personnes. Ou peut-être ne voulait-elle pas les voir ?

La question se posait. Cette apparente superficialité était-elle consciente ou relevait-elle d'une nature intrinsèque, non volontaire ? Que d'interrogations quand elle passait dans les corridors, croisait les regards ou sursautait en classe quand une question lui était adressée…

La peur au ventre

Par Sylvie Tardif

J'ai essayé de faire vite. Ma main tremblait. Il me semble qu'un bouton pour démarrer une voiture et un autre pour la mettre en marche, ce n'est pas bien compliqué. Il fallait que je m'active. Il approchait dangereusement ce salaud. Je n'avais pourtant pas l'énergie malgré ma détresse. Je n'ai jamais eu d'énergie. Je suis apathique depuis que je suis toute petite. Je possède une nature contemplative. L'action, me mettre en action, sentir mon corps vibré, je ne connais pas. Je ne sais même pas ce que ressent un sportif du dimanche. Je n'ai aucune idée de ce que peut ressentir une personne qui se lève sous une impulsion soudaine pour changer de place.

Je prends mon temps. Tout ce que je fais prend du temps. Je n'éprouve aucun sentiment d'urgence. Le temps d'un être mortel est pourtant compté. J'avais intérêt à me dépêcher autrement je n'en avais plus pour longtemps avec cet imbécile qui me suivait depuis quelques minutes à travers les voitures du stationnement souterrain de la Place Ville Marie. J'avais pu sentir son haleine d'ivrogne qui empestait la cage d'ascenseur du dernier étage en quittant le restaurant les Enfants terribles. Il avait tenté de me parler, mais je l'avais ignoré. Il me faisait peur. Il était ivre ce qui nuisait à sa démarche, fort heureusement.

Retrouver ma voiture avait été un exploit. Il suffisait maintenant de m'y réfugier. Presser un bouton, juste un bouton. Mes doigts étaient malhabiles, nerveux. Ils désobéissaient à ma volonté. J'entendis enfin le son réconfortant du verrou des portières qui déclenche. Partir au plus vite. Virer sur les capots de roues pour m'éloigner de cet imbécile. J'avais la peur au ventre. Je vivais avec la peur au ventre, mais cette fois-ci, elle était fondée. J'étais suivie. Il était là, tout proche. Je sentais sa présence. J'allais m'évanouir. Il frappa quelques petits coups sur la vitre de ma portière. Je me retournai lentement pour le regarder.

J'étais horrifiée. Il était là, chambranlant, ayant de la peine à coordonner ses gestes. Il tentait de me montrer mon portefeuille qu'il tenait entre ses deux mains comme une offrande. Il tentait d'aligner les mots malgré une élocution entravée par sa mâchoire avinée pour me dire que mon portefeuille était tombé de mon sac en sortant de l'ascenseur. Je voyais bien que c'était mon portefeuille, mais je n'avais pas la force de descendre la fenêtre de ma voiture. J'avais la peur au ventre de tout ce qui bouge plus vite que moi. Tout ce qui bouge plus vite que moi est dangereux.

La langue animale

Qui de la poule ou l'œuf est arrivé en premier ?

Par Rebecca Angele

D'aussi longtemps que je m'en souvienne, j'ai toujours eu la chair de poule des interactions sociales. Les gens m'ont toujours paru effrayants. J'étais à l'aise avec ma famille, mais tous les autres, je ne les comprenais pas. Je ne savais pas ce qu'ils attendaient de moi. Et plutôt que de les décevoir, je préférais rester silencieuse, immobile, invisible autant que possible.

Je me rappelle la première fois que ma mère m'a forcée à aller chercher une baguette. J'avais pu l'éviter à tout prix jusque-là, mais elle était fatiguée ce jour-là et jugeait qu'il était temps que j'affronte ma timidité. J'avançais donc lentement vers la boulangerie, en me retournant vers ma mère restée dans la voiture, espérant qu'elle me dise que je pouvais revenir. Je devais avoir cinq ans, peut-être six, mais je me rappelle encore vivement la sensation de peur. Je pensais que j'allais m'uriner dessus !

Il y avait trois personnes dans la file et la boulangère derrière le comptoir. C'était à elle que je devais parler. Je serrais fort dans ma main la pièce de deux euros que ma mère m'avait donnée. Je la sentais devenir moite. Je respirais à peine. Une quatrième personne passa devant moi. Elle n'a pas dû comprendre que je faisais la file. Elle ne m'a peut-être même pas vu. Ce n'était pas de sa faute, j'étais tremblotante, légèrement sur le côté de la file à essayer de bouger le moins possible. Et j'étais tellement petite. Je regardais le sol, trop effrayée de dire à la dame qu'elle m'avait dépassée lorsque j'entendis ma mère me crier de me mettre dans la file, de me tenir droite et de garder ma place.

Je n’ai pas été assez courageuse pour le faire, mais elle a parlé assez fort pour attirer l’attention des gens sur moi. Je n’étais plus invisible. Tout le monde me regardait et c’était très inconfortable. J’ai marché sur des œufs jusqu’à la boulangère et encore plus une fois arrivée devant elle. J’ai demandé une baguette en chuchotant. Je ne parlais pas assez fort. Je lui ai montré mon index et elle comprit. Je dis merci en récupérant le pain, mais je doute qu’elle l’entendît. Je lâchai les deux euros et partis en courant. Ma mère me demanda la monnaie à mon retour dans la voiture, elle ne la récupéra jamais.

D’aussi longtemps que je m’en souvienne, j’ai toujours eu la chair de poule des gens et j’ai toujours marché sur des œufs à leur contact.

Qui de l’œuf ou la poule est arrivé en premier ?

Les points sur les hi

Par Louise Bertrand

Que c'est bête de vivre ce devoir d'écrire plutôt que de savourer ce moment de plaisir ! Vraiment bête de le voir ainsi alors que c'est moi qui ai pourtant suggéré ce thème bestial. Moi qui pensais me réjouir à discourir sur des rimes alliant le lion au mouton, ralliant le courage du premier au froussard second. Me voilà devant la sempiternelle page blanche à errer sur Internet, à flâner carré net et à devenir anxieuse devant le chapelet du temps qui s'égrène trop vite.

Ça m'embête. Pas que je sois à court d'idées, mais en ayant eu un problème de connexion au début de l'atelier, j'ai manqué l'exercice d'échauffement et là, complètement déstabilisée, je suis incapable de me ressaisir, tel un lièvre qui flaire le loup. Démarrer à froid une rédaction ne me fait pourtant pas peur d'habitude, mais là, il y a des participants que je ne connais pas, qui pourraient me juger, trouver que je ne suis pas dans le thème du tout, se demander qui est cette drôle de personne qui propose une idée et qui n'est même pas capable de l'élaborer. Peut-être suis-je trop respectueuse des règles, de la routine, des points sur les i ? Peut-être suis-je invalidée par le bousculement de l'ordre établi ? Peut-être suis-je trop à cheval sur les principes ?

Voilà c'est dit ! Ce pied sur les freins doit venir de ma mère. Dans sa prime jeunesse, alors qu'elle était apprentie sur une ferme, un cheval l'avait ruée et depuis, elle avait une sainte horreur de tout ce qui pouvait s'apparenter à un animal portant des fers. Sa famille faite, elle avait transmis à nous, ses enfants, cette crainte et depuis, j'ai toujours tenté de respecter cette interdiction maternelle d'approcher un cheval ou son équivalent. J'écris bien « tentée » car l'été dernier, j'ai passé outre les règles de maman et je me suis approchée du beau Jackson, le fier quadrupède de mon amie Janine. Quelle belle bête ! Je me sentais en confiance et je lui ai toujours fait face, comme il se doit de se comporter devant un ennemi potentiel. Je n'ai pas osé le chevaucher et je l'ai caressé légèrement. Mes garçons étaient avec moi et, soucieuse d'éviter le transfert d'une peur générationnelle, je n'ai rien dit. Grand bien ce fut. L'ennemi juré devint ami.

Ce moment où l'on comprend que les i peuvent perdre des points, où l'on s'entend que des ennemis se créent parfois dans notre imaginaire, est un passage obligé de nos vies pour galoper plus loin. Il faut discerner ces temps précis qui deviendront bénis, tout en gardant derrière la tête que des vrais ennemis existent. Lorsque l'imaginaire quitte notre tête et que notre hamster crie à tue-tête, il est fort conseillé de se retourner et d'affronter. Le face-à-face est la méthode la plus sûre pour régler les problèmes des hi de notre vie !

Relations essentielles

Par Hélène Filteau

Aie, aie, aie…
Comment en étais-je arrivée là ?

Ah, ses nombreuses années durant lesquelles j'étais fermée comme une huître !
Enfermée dans ma coquille, disait ma mère !
Difficile à prendre, même avec des pincettes !
J'étais, le regard noir, la méfiance urgente bien incarnée.

Aussi, la peur de me perdre ? Vouloir aller au-delà de ces peurs intrinsèques, celles qui vous habitent sitôt dans une vie...

Le courant ne passait pas entre cette mère et moi. Trop de fermetures ?
Pas assez de légèreté ? Peut-être beaucoup d'orgueil... qui sait ?
Sait-on jamais ce que l'inconscient crée dans ces relations essentielles…
Cette relation essentielle qui fait qu'on a peur de mourir si notre mère ne répond pas à nos besoins de nourriture, de sécurité et de réconfort dont on a soif pour être en paix au cœur de soi… puis se construire…

Je suis une nouvelle grand-maman d'une petite de bientôt huit mois. Comme j'admire sa maman douce et câline… comme je trouve touchant le regard admiratif tourné vers sa mère...

Comme ce regard neuf sur la vie m'interpelle… je me rappelle un peu mes enfants à cet âge et… la vie a passé, comme ça… presque en silence…

Cette mémoire me fait traverser le temps… comme c'est bizarre…

Même si parfois j’aimerais qu’elle oublie, cette mémoire... Je ne voudrais en aucun cas la perdre…

La sentir s’éteindre… comme ces lumières qui longent les routes et s’effacent au matin, devant la clarté du soleil...

Je ne voudrais pas me retrouver le bec à l’eau...

Mon héros

Par Françoise Lavigne

Surprise. Pour le moins. Je constate que tous les amis qu'il avait sont partis. Pas seulement partis en voyage, déménagés, absence momentanée. Non. Partis, disparus, volatilisés. Pourtant, mon père, quand il travaillait, était une bête sociale, toujours entouré, toujours dans les réunions, déjeuners d'affaires, soupers qui se prolongeaient à des heures indues. Ma mère nous a quasiment élevés seule. Mais maintenant, à l'heure où mon père a pris sa retraite, où il n'a plus le volet professionnel qui définit tant l'individu dans notre société, voilà qu'il est seul. Ma mère est décédée, ce qui accentue la solitude, puisque, même si elle était souvent délaissée par son mari entrepreneur, c'est tout de même elle qui veillait à l'intendance. Par le fait même, son décès aura ajouté une couche d'isolement à celui causé par la retraite.

Du haut de mon enfance, je regardais mon père comme un héros. Le charisme de celui qui se fait désirer, le désir d'attirer le regard de celui qui ne vient que rarement constater nos progrès scolaires ou nos prouesses artistiques et sportives. Ma mère, c'était le quotidien, la routine, les règles. Mon père, c'était le brin de folie, qui exaspérait d'ailleurs ma mère puisqu'elle devait ensuite jouer un peu plus du sergent-major et maintenir l'ordre dans la maisonnée.

Mes frères et moi, nous étions myopes comme des taupes, convaincus que la vie serait tellement plus agréable si papa était là plus souvent. Je suis la seule fille de la fratrie. J'ai deux frères plus âgés que moi. Ma mère m'a accueillie dans la vie familiale comme étant celle qui l'aiderait dans les tâches ménagères et celle qui saurait être une confidente. Double déception. Les tâches ménagères me rebutent et je trouvais injuste que mes frères ne s'y collent pas; ce n'étaient que des batailles épiques et ma mère a fini par renoncer à me demander des services. Pour les confidences, je cherchais tellement à ce que mon père me remarque que je n'avais pas d'oreille pour les plaintes de ma mère concernant les nombreuses absences du paternel.

Quand est venu le temps de choisir des carrières, mes frères ont fui l'entreprise familiale où les emplois d'été destinés à leur faire prendre le goût de la relève d'entreprise ne les ont que rebutés. Moi, je voulais vraiment tout apprendre de l'usine; les boulons, les tuyaux fabriqués sur mesure pour les chantiers dans des pays éloignés me fascinaient. Comment mon père avait-il réussi à développer une entreprise si unique, spécialisée dans les coudes faits sur mesure pour les pipelines, dans un Québec où aucun de ces tuyaux ne trouvait d'utilité ?

Tout dans cette entreprise me fascinait, mais j'ai dû supplier pour avoir moi aussi le droit de travailler l'été à l'usine. Puis à la comptabilité. C'est là que j'ai constaté que la petite entreprise valait des millions. Non pas que l'argent m'intéressait, mais j'ai été surprise de constater le succès qui collait à la peau de mon père. Son charisme augmentait à mes yeux.

J'ai gagné mes galons un à un. En m'intéressant à la fiscalité, j'ai pu suggérer des moyens pour mieux gérer à la fois l'impôt et le transfert de l'entreprise. En m'intéressant à l'ingénierie, j'ai pu suggérer des matériaux innovants et développer de nouvelles gammes de produits. En m'intéressant à l'exportation, j'ai pu suggérer de nouvelles routes pour expédier notre précieux produit. Chacune de mes suggestions a été accueillie par mon père avec scepticisme. Mais le comité de direction m'appuyait.

Quand est venu le temps de trouver qui serait le plus à même de reprendre l'entreprise, les consultants externes retenus pour éviter la partialité évidente de mon père en faveur de mes frères ont constaté que j'étais la plus apte à reprendre le flambeau.

J'ai ainsi été celle qui a repris l'entreprise, au grand dam de mon père, moi qui aurais voulu être sa fierté. Puis j'ai été celle qui s'est aussi occupée de maman quand le cancer a fait ses ravages. Maintenant, je m'occupe de la santé de papa, atteint d'un début de maladie d'Alzheimer qui fait qu'il se croit toujours aux rênes de l'entreprise. Je le vois tenter de rejoindre ses anciens amis, ceux qui rôdaient autour de lui sentant que l'entreprise était florissante. Je le vois essayer encore de convaincre mes frères qu'ils doivent s'intéresser à l'entreprise familiale. Peine perdue. Les rats ont déserté le navire. Ne reste que moi, qu'il confond dorénavant avec ma mère. Inutile de vous dire qu'il ne prend pas mes appels. Je comprends dorénavant ce que ma mère voulait tant me confier.

Revenons à nos moutons

Par Lise Légaré

Pour revenir à mes moutons, faut d'abord que je les quitte. Juste m'éloigner un peu, tourner le dos peut-être, pour ne plus les voir un instant mais sans les apeurer. C'est fragile un mouton. Mais qu'est-ce que j'en sais ? C'est plein de laine tout le tour, c'est chaud la laine, c'est doux la laine, c'est chaud quand il fait froid dehors, mais ça garde au frais pendant la canicule. Enfin j'imagine, je n'ai jamais été un mouton.

Ah la la, qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre... J'ai été un mouton tellement de fois dans ma vie ! Mouton noir, très souvent, mouton blanc pour acheter la paix, je soupçonne d'avoir inventé des couleurs de laine de mouton juste pour être maladroitement moi-même. Trouver sa place dans le troupeau, avoir envie de le quitter, rester par manque de couilles (de mouton), obéir au chien comme un mouton, bêler comme un mouton... Finalement je me demande si c'est intelligent, un mouton.

C'est drôle, je voulais être sûre que je faisais chanter une chanson de mouton au mouton, que j'avais le bon mot (pas sûre d'être tout à fait réveillée ce matin). Alors j'ai googlé « cri mouton » et j'ai trouvé une page extraordinaire sur Wikipédia qui dresse une liste de cris d'animaux. Tous classés par ordre alphabétique, soit de l'animal, soit du cri. Je suis allée un peu vite pour trouver mon mouton et je suis tombée sur la ligne du haut. Je rêve... ?

Le mouton bourdonne ! Ha ha ha ! Il peut aussi vrombir. Décidément je dois rêver ! je vois plein de moutons avec des ailes qui remplissent la pièce, qui vrombissent, qui bourdonnent... Mais je ne les entends pas. Normal, ce sont des mouches-moutons. Vous avez déjà entendu parler une mouche, vous ? Je me rends compte que dans ma tête, j'ai vu une mouche domestique, qui parle pas fort, fort... Oh mais si, ça parle fort, une mouche, quand c'est collé contre la vitre et que ça tente désespérément de trouver la sortie de secours ! Que c'est bête, une mouche. Du moins, que sa vue est courte ! (Au fond, être bête et avoir une courte vue, c'est un peu synonyme.)

J'ai déjà eu une fenêtre dont un seul carreau vitré pouvait s'ouvrir. Sur un vieux châssis dans une maison de Limoilou. Ce jour-là, j'avais ouvert le carreau. Sur le carreau fixe juste à côté, il y avait une mouche. Je ne l'ai pas vue; je l'ai ENTENDUE ! Zzzz Zzzz avec des sons de corps de mouche qui heurte la vitre. Elle s'épuisait à vouloir trouver la solution à son problème en restant exactement dans le lieu de son problème. J'avais beau lui répéter *Hé mouche, t'as qu'à reculer un peu et tu vas voir : il y a la liberté à quelques pouces à droite de ta prison,* Zzzz Zzzz que répond la mouche sans arrêt, qui a choisi de s'apitoyer sur son sort, de demeurer dans sa condition de captive, de refuser toute autre position qui pourrait la délivrer.

Je suis souvent une mouche stupide. Le nez collé sur le problème, alors qu'un peu de recul laisserait apparaître tellement de possibilités. Je vois autour de moi beaucoup de mouches stupides. Et, toutes, elles m'exaspèrent.

Mais revenons à nos moutons. Les moutons, ça ne reste pas collé contre des vitres, alors je préfère les moutons aux mouches.

Kamikaze involontaire

Par Michèle Lesage

Ce n'est pas de gaieté de cœur que je me suis rendu à la manifestation. C'était une température à ne pas coucher les chiens dehors. Un froid de canard sévissait depuis trois semaines. Mon ami n'en démordait pas, nous devions y participer. Malgré mes convictions plutôt tièdes, je ne pouvais pas lui refuser mon soutien, il en était l'organisateur. Drôle d'imbroglio, nous allions créer un événement autour de la liberté d'expression et je me sentais lié par l'amitié que je portais à ce garçon au caractère de cochon. Quelle drôle de relation avions-nous établie, lui et moi. J'étais à deux doigts de penser que j'étais tombé, en fait, dans les filets d'un fin renard.

Pourquoi me plaisait-il tant ? Des convictions bien arrêtées, le confort de la certitude, la rassurante et stimulante proximité du groupe qui partageait ses idées. Il n'était pas si différent des figures du pouvoir qui nous terrorisaient depuis des décennies. Néanmoins, je le suivrais comme un toutou, je porterais son sac à dos, je prendrais des photos, je me placerais devant lui en cas de dérapage. Il faut dire que je suis baraqué comme un éléphant, c'est un avantage en première ligne, devant les barrages policiers.

Nous sommes donc partis, enveloppés comme des oignons de plusieurs pelures de chandails, manteaux et foulards. Je portais une cagoule qui ne laissait voir que mes yeux. J'avais une tête à effrayer une armée de gorilles. Dans mon for intérieur, j'aurais préféré déguerpir, car le risque était grand, même pour moi. Je me disais que les balles ne pourraient pas traverser l'épaisseur de mes vêtements. Je ne pouvais pas savoir qu'un autre destin m'attendait.

Nous étions arrivés depuis trente minutes. Le grabuge avait commencé et je me suis soudain rendu compte que les manifestants s'étaient écartés à bonne distance. Seul au milieu de la place, à deux pas du monument en l'honneur de notre président, j'ai cessé d'être présent au monde.

Ça aurait pu être pire

Par Martine Marcotte

— Je ne peux pas croire qu'il vous ait posé un lapin.

Oui, bon, comme entrée en matière on pourrait faire mieux. J'imagine que ça aurait pu être pire aussi, du genre « On ne s'est pas déjà vu quelque part ? » Québec étant une petite ville, les probabilités sont élevées qu'on se soit déjà vu quelque part. Mais, si c'est arrivé, ça n'a pas été mémorable, du moins en ce qui me concerne. Je suis un peu dure, non ? Après tout, il a le mérite d'avoir fait les premiers pas. Et puis, il n'est pas si mal. Un peu enveloppé certes, mais c'est généralement le cas chez les hommes de mon âge. Quel âge a-t-il au fait ? Est-ce si important ? Oups, je n'ai toujours pas répondu à sa remarque !

— Qu'est-ce qui vous a fait croire que j'avais un rendez-vous galant ?

— Vous êtes seule, vous sembliez vous ennuyer et votre regard oscillait entre la porte et votre montre...

— Peut-être que je devais rencontrer de vieilles amies et que, tout à coup, je me demandais si j'allais les reconnaître ou si j'étais au bon endroit, ou encore à la bonne heure ?

Je suis taquine, je n’ai pas pu résister, mais je risque de le faire fuir alors que sa compagnie n’est pas si désagréable, du moins jusqu’à maintenant. D’un autre côté, s’il n’a pas le sens de l’humour, quel intérêt ?

— Et vous, qu’est-ce qui vous amène ici ?

Zut, j’ai bien peur de l’avoir embarrassé. Moi je le serais à sa place. Oserais-je me rabattre sur la pluie et le beau temps ? Que dire qui soit intelligent, gentil mais pas trop compromettant ?

— Plutôt sympathique, ce restaurant. Vous y venez souvent ?

— Non, à vrai dire c’est la première fois. J’avais un rendez-vous d’affaires, en quelque sorte, mais mon partenaire ne s’est pas pointé. Et puis, je vous ai vue...

Doucement mon coco, il y a des limites à la naïveté de la dame. Bon, il faut dire qu’il n’y a pas foule et que les autres clients ne sont pas du bon groupe d’âge.

Accueillir le sentiment d’impuissance

Par Cécile Niles

Je n’ai pas l’habitude de traiter les gens de noms d’oiseaux, comme : Yvan qui parle sans cesse… comme une pie;

Gabriel qui pédale… comme un canard dans l’eau

ou bien

Sylviane qui mange… comme un petit oiseau.

Que faire avec cette consigne ? Je pourrais, bien sûr, faire l’autruche et me mettre la tête dans le sable, ne rien voir, ne rien entendre, mais là, je me priverais du plaisir de poursuivre l’atelier avec un si beau groupe de femmes.

J’adore les oiseaux, de fait, j’adore tout ce qui fait partie de la Nature.

Native des Maritimes, le Nouveau-Brunswick plus spécifiquement, j’ai humé les effluves du bord de mer avant de la voir. De mon berceau, j’ai sûrement entendu le cri des mouettes et le vent du large.

Je me creuse la tête pour trouver une façon de traiter quelqu’un de noms d’oiseaux sans que ce soit une insulte. L’enseignante qui dirait à une élève moins attentive :

« Celle-là, on dirait qu’elle a une cervelle d’oiseau. »

Une mère qui dirait à son enfant :

> « Zoé, tu picores dans ton assiette comme une poule », lorsque celle-ci n'a pas beaucoup d'appétit. Ou bien :
> « Yvette est fière pet comme un paon » se pavanant devant ses copines avec un nouveau jeans.

Décidément, je ne suis pas à l'aise avec cette consigne. Par contre, je connais bien des personnes, dans certaines situations, qui ont fait l'autruche. Faire comme si ça n'existait pas. L'ai-je fait moi-même ? Probablement ! Une façon de se protéger de quelque chose qui ferait trop mal.

Avec les années, un des avantages d'avoir vécu plusieurs expériences diverses est que je regarde les personnes qui m'entourent et appréhende les événements tels qu'ils sont, avec le plus de réalisme possible. Présentement, une de mes sœurs, qui habite à l'étage au-dessus de moi est atteinte d'une sorte de Parkinson : « paralysie supra nucléaire progressive ». Depuis mon dernier déménagement, il y a de cela huit mois, je la vois perdre de ses capacités physiques graduellement, donc perdre petit à petit de son autonomie. Heureusement, elle a un conjoint à la retraite depuis peu, qui l'adore et qui prend bien soin d'elle. Il a réussi à mobiliser toute une équipe du CLSC qui l'encadre bien.

Il n'en demeure pas moins que parfois, je me sens bien petite devant une situation sur laquelle je n'ai pas ou très peu de contrôle. J'accueille ce sentiment d'impuissance avec toute la bienveillance dont je suis capable. Comme le petit oiseau dans son nid, à tous les jours… je me donne un élan… j'ouvre mes ailes… je me lance dans le vide et je tente de lâcher prise... J'apprends !

Ne pas arrêter le flot

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

C'est drôle que Michèle me donne l'expression qui parle de « pleurer », car je crois que je n'ai pas de moyen de fermer le robinet de mes yeux. Genre, quand ça commence à couler, je n'arrive pas à arrêter le flot.

La semaine passée justement, ma patronne m'a approchée pour me dire que l'une de mes collègues n'avait pas aimé mon commentaire sur les anglophones. Pis là, elle voulait à tout prix que je m'excuse sinon elle continuerait de m'ignorer. Ouf ! Elle a mal compris ce que je voulais dire en rapport aux *Anglos*. D'ailleurs, par la définition véridique du mot « anglophone », on pourrait dire que j'en suis une aussi, car je parle l'anglais. Je n'ai rien contre eux.

Je n'aime pas que les gens soient déçus ou fâchés contre moi. Cela me fait pleurer, car je me sens impuissante et je ne sais pas trop m'exprimer en évitant l'apparition du motton dans la gorge.

À l'école, les autres enfants m'excluaient, car je pleurais trop. Le pire c'est qu'en étant exclue du troupeau, je pleurais davantage, pis je n'arrivais pas à exprimer calmement pourquoi je pleurais. On attribue souvent les larmes à un signe de faiblesse. Cependant, moi, je vois cela comme de la transparence et une force, car je me libère.

En anglais, on parle d'embouteiller nos émotions « négatives » et il y a plusieurs chercheurs qui affirment que c'est néfaste pour la santé. On peut dire alors que je me rends service en pleurant librement.

Le seul désagrément est de ne pas avoir une pile de mouchoirs quand je me mets à « brailler comme un veau ». Il y a de la morve partout et, oui, il y a en a qui se faufile tel une mouche dans ma bouche. Je sais que cela dégoûte certaines personnes, mais je me dis que si, de base, cela était en moi, pourquoi devrais-je être dégoûtée de l'avaler de nouveau. Le corps ne fera que le nettoyer et le rejettera sûrement demain.

Au fait, que font les animaux quand ils pleurent ? Ils n'ont pas de mouchoirs ? Alors, peut-être qu'ils avalent cette substance salée sans gêne. Je crois que l'animal le plus chanceux en termes de larmes est le poisson, car même si le requin l'attaque, il ne pourra pas voir que sa victime est « sensible » ou « blessée ». Là, je divague. Mais je me pose beaucoup de questions de ce genre dans la vie et cela me fait du bien.

Bon, je me ressaisis. Je ne sais pas où va mon texte ce matin, mais je continue la tête haute même après avoir versé toutes les larmes de mon corps. Bon, je n'ai pas versé de larmes en écrivant ce texte. Oui, je peux vous dire que je dois boire beaucoup d'eau après avoir évacué toute l'eau stagnante qui se trouvait au fond de mon cœur.

J'essaie de penser à une liste de vacheries que j'aurais faites dans ma vie, car je veux demander pardon aux gens à qui j'aurais fait de la peine. Depuis que j'ai commencé le yoga, j'ai arrêté de tuer inutilement les insectes et surtout les araignées. On dit que cela peut porter malheur, car ces petites bêtes velues qui me révulsent et m'effraient représentent la chance et le bonheur dans la vie. Dans le fond, c'est symbolique.

En plus, ma mère m'a toujours dit que les araignées font partie des bons insectes et sont un signe que ton jardin est en santé. Maman, ce n'est qu'à trente-deux ans que je t'écoute et te crois. Avant ça, j'alertais ma sœur en « meuglant » l'alerte et elle arrivait avec son bout de papier de toilette pour me sauver la vie.

J’avoue qu’on peut dire que c’est injuste de ma part. Cette araignée ne m’avait rien fait. Je me reprends, dame nature. Je me reprends.

En anglais, on parle d’avoir « un os méchant » dans le corps lorsqu’on fait beaucoup de tort aux gens. Je dois dire que je suis plutôt du genre à recevoir l’effet de la méchanceté des gens. À la suite d’une décennie de thérapie, j’ai appris à laisser l’eau couler sur mes épaules au lieu d’absorber personnellement ce que les autres me disent.

Cependant, cela m’arrive toujours de brailler un bon coup au moins une fois par mois et rien n’arrête ce jet d’eau puissant. Je me dis que cela ne doit pas être joli à voir et les pensées noires dans ma tête m’effraient. Heureusement qu’après la pluie, il y a le beau temps et je peux raisonner avec mes pensées et leur faire un rappel qu’elles ont parfois tord ou que cette collègue qui m’accuse inutilement n’a rien à voir avec qui je suis. J’aimerais pouvoir lui dire que c’est plutôt elle qui doit faire du travail sur elle-même afin de ne pas transformer mes propos, mais cela serait injuste de ma part, car il existe des gens formés dans le domaine.

Ça y est. Je me souviens d’un tour que ma sœur et moi avons joué à mes petits frères. J’avais dix ans et elle en avait neuf. Joël en avait six et Daniel quatre. On leur avait dit que ma sœur arrivait à se déplacer et à s’enfermer dans notre horloge rose. On leur expliquait que les petits oiseaux qu’on voyait sur la branche étaient nos sœurs qu’ils n’avaient jamais rencontrées, qui étaient restées prises dans le passé. Ils ont eu très peur et ils ont demandé à le voir en action.

Alors, Rhéa s’est cachée dans la garde-robe et je l’ai enterrée de vêtements. Pendant ce temps, nos frères attendaient dans le couloir. Je les ai laissé rentrer et j’ai parlé à l’oiseau qui se trouvait sur la branche. Je lui ai dit « Rhéa, si tu peux nous entendre, fais un bruit. » Soudainement, elle a lâché un gazouillis véridique à leurs oreilles et les garçons ont eu si peur qu’ils n’ont pas mis pied dans notre chambre pendant au moins une semaine. Dans le fond, c’est ce qu’on voulait, car ils prenaient nos jouets et ruinaient nos *Barbies*.

J’espère que cette histoire ne contamine pas l’opinion que vous avez de moi, mais j’écrivais sans retenir le flot de mes idées.

Une sainte horreur

Par Paule Simard

Ça y est. Me voici prise avec des insectes, des bestioles, des bibittes à six, huit ou mille pattes. Quoi faire avec cette espèce du vivant avec laquelle je suis loin d'être confortable ?

Ça y est, je crois que j'ai pris la mouche, je me suis énervée rapidement, j'ai fait une montée de lait qui malheureusement ne servira pas à mes bestioles puisqu'on n'attrape pas les mouches avec du lait.

En fait, ça me secoue les puces, ça me ramène à mon enfance. Les bestioles m'attiraient alors tout plein. J'aimais les papillons, je cherchais à les collectionner, mais manque de pot, je n'arrivais pas à les tuer pour ensuite les épingler sur un carton.

Les mouches quant à elle ne m'étonnaient que par leurs gros yeux, en fait leurs multiples facettes. Je m'imaginais qu'elles voyaient le monde tel un Picasso : un nez dans un sens et la bouche dans l'autre, en haut une oreille vue en plan et, en bas, un œil de profil. Qui ne rêve pas de saisir, en un seul coup d'œil, la totalité d'une chose. C'est peut-être en raison de nos yeux que nous restons figés à une seule version du monde. On devrait aspirer à devenir mouche…

Ce que j'avais en sainte horreur c'étaient, par manque d'originalité peut-être, les araignées. Petites ou grosses, lisses ou velues, elles m'inspiraient une terreur que seul l'âge adulte avec toute la raison qui en découle m'a permis de transcender. Aujourd'hui j'arrive à m'en débarrasser, mais il me faut une bonne épaisseur de papier en main, allonger le bras à son maximum et serrer les dents. Tout faire pour que j'en reste le plus loin possible, pour que l'essence de ces huit pattes n'atteigne pas ma conscience de ce qu'elles sont vraiment. Même en image, la veuve noire velue me tord les boyaux.

En pays tropicaux, j'ai vu mantes religieuses, phasmes, mille-pattes, tous plus extraordinaires les uns que les autres. Bien que ma curiosité intellectuelle y trouve son compte, le poil de mes bras se relève et ma gorge se serre dès qu'il est question de bestioles.

Que dire des cafards et coquerelles en tout genre. Là, j'y trouve mon Waterloo. Je les déteste, ils me révulsent. Je n'y peux rien. Les voir courir partout dans les cuisines et salles de bain me met en état de guerre, mais une guerre larvée, faite d'avancée et de recul. C'est qu'il faut taper fort, car ces coquerelles ont du ressort. Il faut les aplatir une fois pour toutes. Mais le summum de l'horreur, c'est quand elles vous montent sur la jambe ou vous approchent par le dos, camouflées dans un vêtement que vous enfilez. Le chatouillis devient alors une brûlure à vif qui vous fait vous tortiller, vous débattre comme une folle.

Mais les corps morts laissés après une bataille épique disparaissent par enchantement au cours de la nuit. Au matin, le plancher est propre, le cadavre enlevé. Merci aux fourmis travailleuses, qui n'ont pas le temps de chanter. Pourtant, parfois aussi, les fourmis de tout acabit m'horripilent. Surtout quand elles paradent avec les restes de mon sandwich ou qu'elles grignotent l'étagère en bambou avec un infime, quoique présent, petit bruit de mastication qui importune mon sommeil.

Décidément, avec les bibittes, je prends la mouche à chaque fois et je me fais secouer sans cesse les puces, pucerons et autres parasites.

La promenade des chiens

Par Sylvie Tardif

Florence et Benoît s'étaient rencontrés au hasard d'une promenade. Leur chien voulant faire connaissance, les deux maîtres accrochés au bout d'une laisse avaient forcément suivi. Les formalités d'usage avaient eu lieu : quelle belle bête vous avez ! Mâle ou femelle ? Quel âge ? Les maîtres avaient fait l'éventail des qualités de leur loyal compagnon pendant que les chiens se reniflaient copieusement la gueule et le cul. Les bêtes avaient sensiblement le même âge, les maîtres aussi.

Au fil des promenades dans le quartier, Florence et Benoît se croisèrent souvent de même que Sacha et Mia, les deux chiens qui les avaient mis en relation. Au fil du temps, il devint évident que le parcours et les heures de la promenade ne tenaient plus du hasard. Benoît apprit que Florence était veuve. Florence apprit que Benoît était divorcé. Benoît apprit que Florence aimait l'équitation. Florence apprit que Benoît aimait la mer. Ils continuèrent ainsi leurs promenades, toujours heureux de les faire ensemble.

Un jour, Benoît et Sacha ne se montrèrent pas le bout du nez. Florence n'en fit pas grand cas. Le lendemain, Florence et Mia firent leur promenade, seules à nouveau. Le surlendemain, Florence et Mia changèrent un peu le parcours dans l'espoir de croiser Benoît et Sacha.

Florence et Mia jouèrent ainsi au chat et à la souris pendant deux longues semaines, non pas dans le but d'éviter Benoît et Sacha, mais plutôt dans l'espoir de les retrouver. Il fallut pourtant se rendre à l'évidence, Benoît et Sacha avaient disparu de la carte, du moins du quartier.

Florence était inquiète. Cela n'avait pas de sens. Les rencontres étaient attendues et planifiées. Secrètement peut-être, mais elles étaient souhaitées. Florence et Mia n'avaient pas rêvé. Qu'avait-il bien pu se passer pour que Benoît et Sacha disparaissent ainsi du jour au lendemain ? À force de tourner ce mystère dans tous les sens, Florence eut l'impression d'en perdre la raison. Une chatte y perdrait ses petits à tout le moins.

Après de nombreuses promenades au gré de leur fantaisie, Florence et Mia suivirent le premier parcours qui les avait amenées vers Benoît et Sacha. Florence avait le nez en l'air à la recherche des oiseaux dans les arbres quand Mia se mit à tirer sur la laisse. Au loin, il y avait Sacha. Les deux chiennes s'étaient reconnues et tiraient sur leur laisse respective. Elles étaient trop contentes de se retrouver. L'une humant l'autre à pleine truffe, l'autre léchant l'une à pleine gueule. Benoît n'était pas là. Une dénommée Sarah accompagnait Sacha. Florence eut un pincement au cœur. Elle demanda néanmoins des nouvelles de Benoît. Sarah lui répondit qu'elle était une amie de Benoît et que celui-ci avait décidé du jour au lendemain de faire une escapade au bord de la mer, là où il se ressourçait avant de prendre une décision importante à ses yeux. Sarah n'en savait pas plus. Florence était heureuse.

Lettres médiévales

Thème : Lettres médiévales

Lettre à une amie

Par Hélène Filteau

Chère Brunehilde,

En matinée, regardant par la coussiège de la tour est, je fus étonnée de voir les signes de l'été proche et me suis mise à songer à ce dernier été où nous nous vîmes au mariage de notre cousine, cette chère Clothilde.

Saviez-vous, mon amie, qu'elle a une charmante bambine prénommée Isabeau ? Et vous, mamie ? Un bruit court au château disant que vous avez mis au monde un garçon en pleine santé. Comme votre Hubert doit être fier de vous, après trois filles, il était fort attendu ce petit ! Souhaitant que vos relevailles se passent bien !

Par ces temps, je vous le dis Brunehilde, la paysannerie est affligeante. Les donzelles effrontées qui courent la campagne dans leurs défroques sales empêchent les paysans d'accomplir leurs tâches aux champs par leurs allures impudiques. Ah ! les ribaudes !

Mon cher Clovis bat la campagne pour essayer d'y mettre un peu d'ordre. Je vois bien qu'il préférerait être à une bataille plutôt que d'avoir à gérer toutes ces gens. Pour moi qui gère le château, la vie est plus douce. Je pense aux pique-niques que nous ferons, moi et les enfants, cet été. J'ai eu le huitième l'automne dernier, un bien frêle petit être. La belle saison lui donnera, je le souhaite, un peu de vigueur.

Ma petite Adélaïde n'a pas survécu à l'hiver. Quelle charmante enfant c'était ! Le croirez-vous ? Elle me manque. Sa chevelure blonde et bouclée, ses grands yeux tendres, ses petits pieds ronds...

Ma mie, il me tarde de vous lire.

Votre chère amie,

Hildegarde

Thibault

Par Françoise Lavigne

Chère Isabelle,

Me voici de nouveau à me confier au papier, espérant qu'il ne s'écoulera pas toute une année avant que tu reçoives cette missive. Les derniers mois ont été difficiles ici; la température est maussade, et mon Thibault semble suivre la même tendance. Il m'a traité de queuse parce que j'avais égaré sa cotte en faisant la lessive. Comme si je voulais volontairement perdre sa cotte alors que le tissu est si difficile à se procurer! En fait, j'ai constaté que la marmaille s'était amusée à se déguiser en chevalier avec sa tunique et que les combats des enfants avaient déchiré une partie du vêtement.

Bien sûr, je l'ai reprisée, mais on ne peut faire du neuf avec du vieux, disait ma défunte mère. On aurait dit que les jeunes avaient mis la hache dans la cotte tant la déchirure était grande. Thibault était outré et rien ne pouvait le ramener à la raison. J'ai protégé les enfants du mieux que je le pouvais, mais c'est moi qui ai été la cible des coups de mon mari.

Je me souviens, quand je te parlais que mes parents allaient me marier avec Thibault, tu avais eu cette hésitation. Tu savais déjà qu'il était violent et tu étais inquiète de me voir vivre avec lui. Tu avais bien raison, mon amie. Et maintenant que te voilà si loin de notre hameau, je me trouve bien seule avec cet homme qui n'a jamais eu un mot tendre pour moi. Un enfant par an, ça fait vite une famille. Je redoute chaque fois qu'il m'approche dans notre lit de me retrouver de nouveau avec un petit en route.

J'en conviens, Thibault est travaillant. Je ne peux me plaindre sur ce point. On a du pain sur la table, les légumes du potager l'été, quelques morceaux de viande quand la chasse est bonne.

Mais pour ce qui est d'avoir un mari avec qui partager autre chose que le repas du soir, je n'ai pas choisi le bon parti.

Parfois, je rêve d'aller te retrouver. De partir avec les enfants. Mais avec six petits, c'est juste un rêve. La plus vieille a déjà huit ans, dans quelques années on la mariera. Je veillerai à lui trouver un mari aimant. J'envie certaines de mes voisines que j'entends rire avec leur homme. Quand je vois ces pères arriver des champs et soulever leurs enfants, j'avoue que je suis jalouse. Le mien, c'est à peine s'il sait le nom de ses filles; il n'y a que ses fils qu'il voit et, encore là, j'aimerais mieux parfois qu'il ne les voit pas. Te dire la dégelée qu'ils prennent parfois pour des riens.

Je me dis que, comme je ne peux fuir ce village, peut-être que je peux changer tout de même ma vie ici. Il y a la veuve Tremblay qui se débrouille pas mal depuis que son homme est mort dans un accident de chasse. Elle cultive son potager, couds pour les voisins en échange de morceaux de viande et, ma foi, elle semble plus heureuse qu'avant.

Tu connais mes talents d'herboriste. Je sais les herbes qui sont dangereuses. Je songe de plus en plus à glisser des herbes dans le ragoût du soir. Tu connais la digitale ? Juste une fleur et... c'en serait fini de cette violence. Juste dans la portion de l'homme. Je sais aussi que le forgeron pourrait me donner du métal, à couler dans l'oreille. Tu te rends compte, Isabelle, j'en suis à ce point désespérée que me voici à envisager le plus grand péché que l'on puisse faire sur cette terre.

Si jamais tu entends que j'ai été suspendue dans une cage à la vue de tous pour expier mes péchés, tu sauras que je l'ai peut-être mérité. Mais au moins, mes enfants en auront fini de vivre dans la peur. Et je signe,

Ton amie,

Corine Corriveau

Un honneur

Par Michèle Lesage

Au Chevalier de la Manche,

Salutations,

Le jour de la cérémonie de la Couronne, vous aurez fort à faire, je le comprends. Je ne peux qu'attendre à la fenêtre sous laquelle un gentil troubadour vient jouer de la mandoline. Je m'occupe, n'en doutez pas, en attendant notre prochain tournoi. J'ai écouté vos conseils et les ai mis en pratique. Appel, arrêt, assaut, contre-attaque, coup double, esquive, feinte, fouetté, retraite et toute la panoplie des stratégies que vous m'avez enseignées.

Je me languis de nos rencontres si stimulantes et je fourbis mon épée encore et encore pour lui donner toute la brillance qu'elle mérite. Quel cadeau vous m'avez fait l'an passé ! Je me demande encore si je la mérite. En tant qu'écuyer, je le répète, c'est un honneur qui n'aurait pas dû m'être fait de la part d'un chevalier aussi estimable que vous l'êtes, vous qui fréquentez la cour du prince et qui recevez chez lui tous les notables de la région.

Je rêve d'aventure, de vous suivre sur le chemin des croisades, habillé de haubert et coiffé de mon camail. Je suis prêt à ferrer les mécréants comme vous me l'avez appris, avec toute la vigueur dont je suis capable. Vous ne serez pas déçu de votre élève.

Le mois a passé sans que j'aie de vos nouvelles. J'ose croire que vous ne m'oubliez pas, je me meurs d'impatience !

Votre serviteur,

Sancho Panza

Si peu

Par Martine Marcotte

on seigneur,

Je suis une paysanne, qu'une paysanne. Certains disent de moi une fieffée coquine, mais ce n'est pas vrai. J'ai si peu que je n'ose laisser voir mon dénuement de peur que des mieux nantis ou des jaloux ne profitent de ma vulnérabilité.

Je n'ai qu'un coffre que m'ont laissé mes parents. Encore que, ce coffre étant fort joli, on suggère qu'il n'a pas été obtenu de façon très honnête. Ça non plus, ce n'est pas vrai. Les gens sont-ils si pauvres qu'ils ne puissent qu'envier les autres même quand ceux-ci n'ont rien de plus qu'eux sauf, peut-être, un peu de dignité?

Alors, malgré mon rang, j'essaie de me défendre et j'ose écrire à mon seigneur.

Vous serez surpris que je sache écrire. J'ai, pour ainsi dire, appris toute seule à l'aide du livre que je garde caché dans le précieux coffre qu'un preux chevalier offrit jadis à mon père. Celui-ci l'avait bien gagné, croyez-moi.

Mon paysan de père avait suivi et servi son chevalier par monts et par vaux, dans des conditions les plus souvent difficiles, souvent horribles. Au moment de quitter ce monde, son maître avait reconnu son dévouement et sa fidélité et l'avait récompensé en lui léguant le seul bien qu'il lui restât ; un noble coffre ayant subi les outrages du temps, des voyages, des batailles et contenant un seul volume réchappé des combats d'une vie.

Je vous écris seigneur, car ce chevalier était votre père.

Puissiez-vous avoir hérité de sa noblesse. Daignerez-vous accorder un peu de votre précieux temps à une paillarde qui implore votre aide ?

S'il advenait que vous ne puissiez me sauver, sachez au moins où retrouver ce coffre attaché à votre famille depuis si longtemps.

Votre toute dévouée,

Une paysanne

Un preux chevalier

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

Mon cher père,

Oh, mon cher père ! Qu'est-ce que je donnerais afin de t'avoir ici à mes côtés ! Je comprends que tu as dû nous quitter.

Tu serais fier de moi. Voilà des lunes que je veille au bien-être de la damoiselle. Mes confrères préfèrent travailler de jour, alors je me retrouve à grimper les marches une par une aux petites lueurs de la nuit. Ce n'est pas facile de rester alerte la nuit, car le sommeil peut t'emporter à n'importe quel moment.

Heureusement que j'ai de bons yeux, car j'arrive à repérer les intrus qui osent s'approcher du beffroi.

La plupart du temps, cher père, ce ne sont que des bestioles ou des bêtes que l'on pourrait manger. Je ne saurais viser avec mon épée afin de les tuer. Je suis soulagé que la chasse soit pratiquée par d'autres gens.

Je tiens à te partager comment je me suis senti quand l'on m'a offert ton ancienne cotte. Quel honneur, cher père !

À mon réveil, je l'enfile et je brandis mon épée tout en donnant quelques coups, histoire de pratiquer à me battre si l'ennemi nous surprend pendant la nuit.

On me répète sans cesse que je dois me trouver une fille à épouser et à assurer la descendance, mais père, je ne sens pas que c'est mon destin. Me voici, preux chevalier depuis peu et j'ai du mal à me faire respecter. C'est aussi pourquoi je préfère travailler de nuit, car je n'entends pas les rires et les moqueries qui me sont destinées.

J'espère que les choses vont bien pour vous, cher père. J'attends de tes nouvelles depuis que je suis un jeune mousse. Mes confrères me disent de t'oublier, mais je n'arrive pas à le faire.

Hubert

Le destin d'un moine

Par Paule Simard

Ma très chère Marie, dame de Savoie

Je n'ai point reçu de missive de votre part depuis le début de la saison froide. Maintenant que le froid recule, que les bourgeons montent dans les arbres, je me hâte de vous écrire.

Ce sera ma dernière missive. L'hiver m'a surpris par sa dureté et sa longueur et m'a laissé en héritage quelques humeurs malignes. L'air froid du monastère et la famine de la dernière année auront eu raison de moi.

Les lettres que je tente de forger avec ma plume déjà ébréchée seront sûrement difficiles à déchiffrer. Ce sont les dernières d'un moine âgé, trop âgé, qui a dépassé son heure sur cette terre.

Mais assez parlé de moi. Je voulais vous dire toute la tendresse que j'ai pour vous. Malgré la distance de lieu et d'âge, nous nous sommes rejoints par notre attachement à la joie des mots, à l'intelligence de l'écriture.

Je me sens immensément béni d'avoir pu vous rencontrer, vous cette jeune fille intelligente devenue une dame respectée et toujours aussi douce et belle à mes yeux.

Je me souviens lorsque jeune homme, nos regards s'étaient croisés et nos esprits rencontrés. Même si tout me destinait à devenir moine, j'ai su à ce moment-là que je saurais ce qu'est la tendresse de l'amour.

Je ne vous ai jamais oubliée, vous le savez. J'espère toujours quelques courriers de votre part avant ma mort prochaine, mais je sais que c'est peu probable, les sentes étant encore embourbées en ce printemps hâtif et peu sûres pour les voyageurs.

Je confie tout de même ce message à un écuyer de passage en notre monastère qui se dirige vers votre château.

Je lui ai donné quelques écus pour qu'il vous la remette en main propre, de peur que quelqu'un d'autre la lise, car pour la première fois, j'ose enfin vous révéler l'étendue de mes sentiments pour vous. Dieu m'en est témoin, j'ai partagé avec vous ce que j'aurais dû, comme simple moine voué au célibat, n'adresser qu'à notre Seigneur seul. Mais Jésus aussi était de chair et il n'a pas manqué, lui aussi, de vivre sa vie terrestre.

Vous reconnaîtrez le messager, il porte la houppelande que vous m'aviez prêtée lors de ma visite à votre château à la mort de votre petite fille. Elle m'a protégé des vents et de l'orage qui s'étaient élevés au moment de me séparer de vous.

Qu'il est doux pour moi de partir en pensant à vous ma mie, même si je n'aurai jamais plus l'occasion de toucher à votre peau d'albâtre et de me perdre dans le vert de vos yeux si joyeux.

À vous pour l'éternité,

Damien, moine au Monastère des Sept Péchés.

Fidèle

Par Sylvie Tardif

Mon bon ami, mon tendre ami,

Quand vous recevrez cette missive, je ne serai peut-être plus de ce monde. Le clerc qui la porte dans son escarcelle est un homme de confiance. L'homme sait lire, alors il pourra vous en livrer le contenu. Le conte Robert ne se contente plus de faire régner sa loi sur son fief, il s'en prend désormais à l'Aquitaine. Je crains qu'il n'atteigne la forteresse dans quelques jours et que vos chevaliers n'arrivent pas à la défendre.

Vous êtes si loin, mon tendre amour. Partir en croisade avec le roi est certes une mission sainte, mais je souffre cruellement de votre absence. Avez-vous atteint Jérusalem ? Il y a si longtemps que vous êtes parti.

Êtes-vous vivant? Est-ce que vous vous portez bien? Mangez-vous à votre faim? Avez-vous croisé le fer avec les Sarrasins? Ces questions me torturent l'esprit. J'ai tellement peur pour vous. Je vous porte dans mes prières.

Telle Pénélope, je vous attends mon cher Ulysse. Les tournois que vos hommes organisent pour passer le temps n'arrivent plus à nous désennuyer de tous ceux qui sont au loin. La bachelette de quatorze ans que vous avez laissée derrière vous devient peu à peu une vieille femme. Je demeure toutefois trop belle et trop jeune pour ne pas tenter le conte Robert. Voilà pourquoi je m'apprête à mourir.

Jamais je ne laisserai cet homme s'approcher de moi. L'apothicaire m'a préparé un poison mortel que je prendrai si ce traître, ce lâche, cet infâme Robert passe les murs d'enceinte de notre village. Je pourrais tenter de m'enfuir par la poterne, mais je doute d'y arriver. Une femme seule dans ce monde en guerre n'a aucune chance de survie.

Père Ambroise tente de me dissuader d'attenter à mes jours, hérésie me dit-il, en m'invitant à prier encore plus ardemment afin que notre cité soit épargnée et que vous reveniez bientôt.

J'ai l'intime conviction de votre retour. Vous être brave, mon amour, la cause est noble et le Roi si bon. Vous vaincrez et rapporterez la couronne du Christ, notre Seigneur. J'essaie d'être à la hauteur de votre courage. Restez fort pour nous deux. Je tente de tenir bon, mais si je n'y arrivais pas, si vous trouviez mon tombeau à votre retour, je vous prie de me pardonner. Sachez que je serai morte en vous aimant, loyale et fidèle.

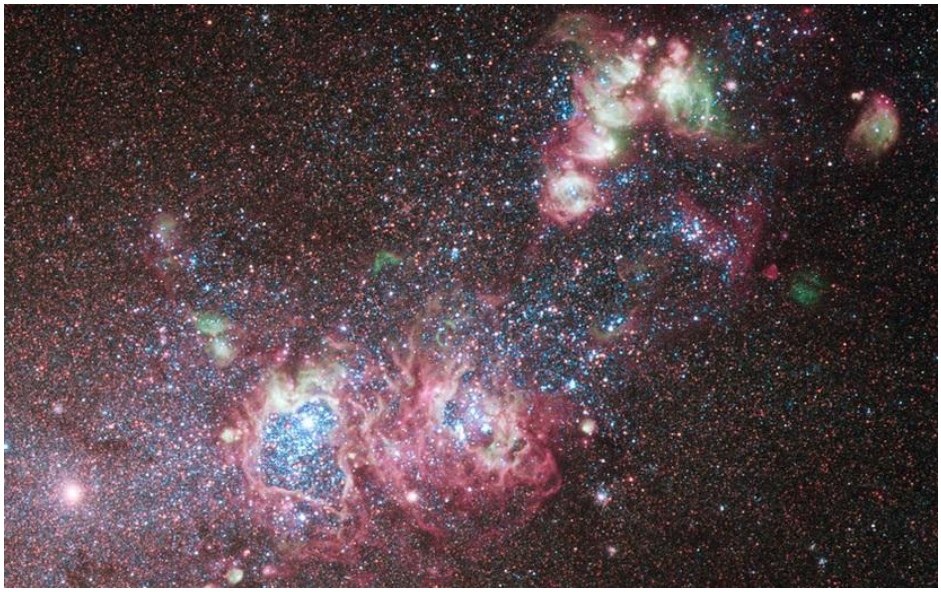
Je me languis de vous, mon tendre époux. Il m'incombe, hélas, de vous informer qu'il y a une autre tombe à visiter. La petite Adeline n'a pas survécu à sa première année. Je suis sans enfant. De noir vêtue, je porte le deuil de cette enfant morte qui me protège du regard des hommes. J'ai peur.

Reviens bientôt, mon bel amour. Reviens-moi. Je ne suis rien sans vous.

Tendrement, Éléonore

Journal de voyage — Parties 1 et 2

Thème : Histoires à quatre mains



Le but de mon existence

Par Rebecca Angele
Maguy Jaffart-Angele

5 septembre 1977

C'est le grand départ. Je suis nerveuse et excitée à la fois. Ce sera la première fois que je quitte la maison et je n'ai aucune idée quand je vais revenir ou même si je vais revenir. Ma jumelle a quitté la maison, il y a trois semaines. Une partie de moi aurait voulu partir avec elle. Mais nous savons chacune que ce voyage, nous devons le réaliser seules. Je vais découvrir de nouvelles contrées, explorer de nouveaux horizons. Au fond de moi, je sais que le but de mon existence est le voyage. Je n'en suis pas moins terrifiée.

5 mars 1979

J'ai observé une planète géante. Elle s'appelle Jupiter. C'est la plus grande planète du système solaire. On m'a rapporté qu'aujourd'hui, les conditions étaient optimales pour l'observation. Cette planète est magnifique, dans des teintes de beige et orange. Cette semaine, j'ai aussi vu des cratères, un volcan et même une éruption volcanique ! Mais d'assez loin, ne vous inquiétez pas, j'étais en sécurité.

10 novembre 1980

Avez-vous déjà vu un spectacle de Hula-Hoop ? J'en ai vu un saturne. Nocturne, je veux dire. Un spectacle avec des anneaux tellement brillants ! C'est comme si l'artiste tournoyait avec ceux-ci depuis toujours. C'était époustouflant ! J'aime tellement voyager.

17 avril 2010

Je viens de dépasser le « choc terminal ». C'est-à-dire qu'où je suis, il n'y a plus aucune influence du système d'où je suis née.

1er décembre 2017

J'ai eu un message de la maison ce matin, après trente-sept ans sans un mot. Je ne sais pas quand sera le prochain, ou s'il y en aura un, prochain. Je m'appelle *Voyager 1*. Il y a quarante ans, j'ai quitté la terre. J'ai vu des choses que personne n'a jamais vues. Je suis allée, plus loin que quiconque. Je sens que mon voyage est loin d'être terminé.

2 décembre 2017

Une nuit agitée, des étoiles plein la tête… eh oui, voilà quarante ans que j'ai quitté cette Terre, planète bleue ou je suis née, avec ma jumelle qui me manque. Où est-elle, que fait-elle, a-t-elle eu la chance comme moi de partir au loin ?

Jupiter, tu es la planète qui m'a attirée, depuis l'enfance, du haut de mes six ans, je tâchais de t'observer de loin, très loin dans le ciel sans savoir si un jour je pourrais te découvrir réellement… alors, qu'as-tu à m'apprendre aujourd'hui ?

31 décembre 2017

Si je garde mes repères de la Terre, et du cycle lunaire, je suis donc à la fin d'une année et à l'aube d'une nouvelle. Je suis *VOYAGER 1;* je dois profiter de cette aventure pour m'enrichir, découvrir et, pourquoi pas, revenir ?

6 janvier 2018

Je continue d'explorer cet espace grandiose pour trouver un sens à ce voyage.

Exploratrice, aventurière, je suis à la recherche de nouveaux défis; chez les Romains (souvenir de mon école), Jupiter est la planète de l'exploration, elle est aussi source d'énergie et d'inspiration; et c'est aussi la planète de la Joie, de la chance et de l'Amour.

L'amour, tout un sujet. L'amour des autres, de ma famille, mais aussi l'amour de soi, car peut-on aimer les autres si l'on ne s'aime pas vraiment soi-même, n'est-ce pas ? Merci à ce voyage de me poser toutes ces questions.

6 février 2028

Voilà encore dix années d'exploration, et j'ai vu aujourd'hui les lunes de Jupiter; il y en avait tout autour de moi, elles étaient d'un blanc brillant avec des petites taches mouchetées. Je pense qu'elles étaient plus d'une vingtaine; cela m'a apaisé et réconforté — je me suis revue sur Terre avec la pleine lune au loin; cela m'a remis dans une position de confort pour dominer ma Peur.

7 mars 2028

La Peur, un sentiment tout à fait humain quand on fait face à l'inconnu et quand on sort de sa zone de confort; la peur de se tromper, la peur d'échouer, la peur de l'avenir.

Jupiter, avec ta majesté, avec ton chatoiement, tu es un peu ma « Mamie », notre mamie à tous ! Si je suis arrivée ici, ce n'est point par hasard, c'est un choix, c'est mon choix !

Alors, je continue de te découvrir, je ne suis pas prête à renoncer; j'avance et je grandis…

Une expérience

Par Denise Croteau
Sylvie Tardif

Je suis parachutée dans un réveil étrange. La fenêtre de la chambre est ouverte. C'est la deuxième partie de mon voyage, tout me revient. Je participe à une expérience. Je me lève, excitée de voir tout ce que je vais découvrir. Il y a un soleil radieux à la fenêtre. Les oiseaux chantent à tout rompre, comme s'il y avait un grand mariage avec la vie. Je suis à Grenade, en Espagne. La nature est incroyablement verte. Je m'habille à la course, dévale les escaliers de l'hôtel. En ouvrant la porte extérieure, des larmes coulent de mes yeux. Du pur bonheur. Toute cette végétation époustouflante me séduit !

Les gens que je croise ont l'air souriant, éclatants de santé. Leurs habits sont colorés, je me croirais dans un conte de fées. Ce climat social pourrait-il exister si on s'unissait ? Si on créait un système de valeur international où les énergies de tous les terriens seraient orientées vers la survie de la planète. La ville est totalement différente de la veille, la nature était desséchée et peinait à vivre, tout était poussiéreux, les gens avaient l'air malade et toussaient.

L’expérience à laquelle je participe nous envoie en 3044 sur la terre selon les choix qui auront été faits sur notre planète. On la protège ou non ? Moi je vis en 2034 et ça va toujours mal malgré les efforts d’une partie de la population mondiale et de plusieurs pays. C’est encore le chaos d’un capitalisme sauvage qui ne peut survivre. Je suis native de Québec et l’expérience en cours espère démontrer les répercussions des choix que les pays de cette planète font, et feront. Là, c’est la répercussion du choix de l’Union internationale pour la survie et la protection de l’environnement. Il y aurait un plan ambitieux où tous les humains auront à participer à une restauration écologique des endroits qu’ils habitent.

Je m’en vais vers la rivière Le Genil, un affluent du fleuve Guadalquivir, où je suis allée la veille. Elle n’était qu’un petit ruisseau gris, je ne pouvais pas savoir s’il y a de la vie qui y grouillait. Là, je suis renversée de voir une rivière qui coule abondamment. Tout a l’air si vivant, je me pince pour être certaine que je ne rêve pas. Je retourne de ce pas vers la ville pour m’acheter le nécessaire pour la pêche, mon père et mon arrière-grand-père affectionnaient cette activité. J’ai toujours rêvé du cadre bucolique dans lequel ils pêchaient. La nature me comble, je flotte de bonheur.

Je ne comprends pas : pourquoi bien des hommes d’État continuent des combats inutiles pour gagner des bouts de pays qu’ils détruisent au préalable ? C’est si violent tous ses morts inutiles, sans compter l’impact écologique. Je mets ces macabres pensées de côté, décide de profiter de ce qui m’est offert. Ce que je vois est un moteur incroyable qui me motive à m’engager dans le changement vert. Une force insoupçonnée grandit en moi.

Sans m’en rendre compte, je suis déjà dans la ville qui est complètement différente de la veille, on dirait que la campagne s’y est invitée; il y a des arbres fruitiers partout, des allées d’arbres, des bacs de fleurs et de vivaces, des abeilles, des papillons et des enfants qui jouent. Il y a de la couleur, plein de couleur, les bâtiments avec les céramiques blanche et bleu ne sont plus grises. Empoussièrement de la mort annoncée, envolée. Ah, il n’y a aucune voiture !

C’est peut-être une des solutions, je vois les rails de tramways. Il y a des restaurants le long de l’artère principale, des tables extérieures et des familles qui y déjeunent. Mon ventre gargouille de faim, je choisis une table libre.

Un croissant chaud, de la confiture et un expresso plus tard, je capote ma vie. Pourquoi nous nous refusons à cet avenir ? C’est quoi la maladie des hommes, qu’est-ce que la richesse démesurée dans un compte de banque vous donne de plus ! Toujours cette royauté sur terre ? Les deux pour cent plus riches empilent, conservent des coins de nature préservés, pendant que quatre-vingt-dix-huit pour cent de la population voient leur santé décliner à travers le béton et le bitume !

Sur cette pensée déprimante, je termine mon café en pensant au programme de ma journée. Il me faut collecter toutes les informations utiles à mon retour en l’an 2 034 afin d’aider mes contemporains à prendre les décisions qui leur permettront d’améliorer le sort écologique de la planète. D’autres cobayes, tout comme moi, ont été parachutés en 3 044. Le but n’est pas de les retrouver, mais plutôt de comprendre ce qui s’est passé en mille ans pour en arriver à un résultat aussi fabuleux alors que la planète était si mal en point au moment de quitter mon époque. J’ai une quinzaine de jours pour me faire une tête. Les passages temporels sont très fragiles, je dois être au lieu convenu, à l’heure précise afin de revenir chez moi. Ma stratégie sera de visiter les bibliothèques, ou ce qui en tient lieu, dans un premier temps. Si j’aborde les gens de façon frontale, sans données historiques, je risque de passer pour une désaxée étant donné mon décalage chronologique. Or, il est vital d’obtenir des informations fiables rapidement.

J’aimerais bien profiter davantage de l’Espagne, mais je suis ici pour accomplir une tâche vitale. Je ne suis pas en vacances. Je regarde autour de moi et la tentation est très forte de parcourir Grenade, mais je me ressaisis. Et puis, non, je ne me ressaisis pas du tout, j’aurai tout le temps plus tard de débuter mes recherches. Ce monde nouveau est si merveilleux. Je suis certaine d’accomplir ma mission même si je profite un peu du temps radieux et de l’atmosphère de douceur dans laquelle baigne la ville.

Après quelques jours de farniente, je fais deux constats : ce Nouveau Monde est merveilleux et je n'ai pas envie de le quitter. Je connais la teneur de l'entente qui me lit aux scientifiques de l'espace-temps. Si je fuis, ils viendront me chercher et les peines sont lourdes. Des mandats d'arrêt ont déjà été lancés contre des fugitifs en cavale et on ne rigole pas avec ces fugueurs, ces lâches, qui n'ont pas été à la hauteur de la responsabilité confiée. Je les comprends mieux maintenant. En retournant en 2 034, je serai condamnée à des souffrances physiques et à une mort lente, mais prématurée. L'environnement étouffant dans lequel je vis me tue à petit feu. Québec, cette ville en promontoire avec vue sur le Saint-Laurent, est devenue un espace glauque. L'air est pollué au point de couvrir la ville d'un voile épais et jaunâtre. La visibilité y est de moins de 100 mètres devant soi tellement le brouillard est dense. Le Saint-Laurent, ce fleuve majestueux, n'est plus qu'une rigole, un filet de bave sur la joue d'un St-Bernard. C'est tellement laid qu'on préférerait l'essuyer et le voir disparaître à tout jamais. Nous portons des masques en permanence, mais ce n'est pas suffisant pour protéger nos poumons. Voilà quelques jours que je suis à Grenade et je respire enfin mieux. Je n'ai pas éprouvé le besoin de tousser ou de me moucher. Avant de partir, mon dernier crachat était noir de suie. J'étais en train de mourir.

On ne peut m'en vouloir de n'avoir aucune envie de retourner à cette torture. Je contemple sérieusement l'idée de fuir malgré toute ma sincérité lors de mon engagement dans cette expérience. Je vois bien autour de moi qu'il est essentiel de retourner dans le temps, mais ce sera au sacrifice de ma vie et ça me terrifie. Comme les jeunes hommes qui ne voulaient pas partir à la guerre et qui se tiraient dans le pied, ou plutôt comme ces réfugiés climatiques qui se déplaçaient depuis quelques années quand je suis partie, j'ai envie d'un monde meilleur pour moi, pas que pour les autres, pas que pour les survivants. Je manque de courage, je manque de solidarité. Je suis réellement aux prises avec un dilemme moral. Autant il est crucial que je retourne dans le temps, autant mon corps se refuse aux souffrances qui m'y attendent. Ça me fait mal juste d'y penser. Ai-je été parachutée dans un rêve ou dans une expérience ? Et si je me réveillais tout simplement…

La jungle

Par Hélène Filteau

Françoise Lavigne

Nous nous enfonçons dans la jungle, les éléphants ne laissent derrière eux qu'un sentier profond de la largeur d'une seule de leurs immenses pattes, et cela me surprend… Une sorte de délicatesse dans le mystère des fourrés. Le soleil perce la canopée et fait miroiter les énormes fougères du sous-bois. Le balancement du panier, sur lequel je suis assise les pieds pendants, m'amène dans une certaine torpeur où je me laisse glisser rêveuse. Des papillons batifolent tout autour de moi, je suis des yeux leurs vols erratiques... ils m'éblouissent de bonheur !

Parfois, des voix me parviennent des autres pachydermes de la caravane. Sons lointains qui n'arrivent pas à interrompre ma rêverie. Je suis béate dans l'air chaud, suspendue entre ciel et terre. J'entends la mélodie d'une rivière toute proche. Oh, nous allons la traverser. De leurs pas lents, chacun des mastodontes descend dans l'eau tout doucement. Quelle grâce, ces mouvements lents et mesurés sur un animal de cette taille. Bientôt, c'est à mon tour de toucher l'eau fraîche du pied, du mollet puis du genou… mais voilà, nous remontons déjà l'autre rive pour nous enfoncer davantage dans les fourrés.

Tout à coup, j'aperçois des gens habillés de couleurs vives qui nous font des signes et des enfants nous entourent, habiles coureurs, faisant la fête aux éléphants. Nous arrivons près d'un village où nous pourrons nous restaurer. Toute cette agitation a eu raison de ma rêverie.

Je deviens plus attentive à ce qui m'entoure. Une dernière montée nous mène en haut d'une clairière. De ce surplomb, le village nous apparaît, avec son école et ses maisonnettes de bambous et de chaume, au creux du vallon où serpente la rivière. Quelle image bucolique !

Le village dans la jungle

Il n'y a que quelques instants, je me laissais aller à la rêverie. L'image du village, le vallon, la rivière, tout semblait bucolique. En une fraction de seconde, l'univers a basculé, de bucolique à anarchique. Nos éléphants ont descendu la colline et nous voici plongés dans l'atmosphère du village. Moi qui aime le calme, je suis servie ! Notre guide nous a laissés libres de circuler dans le village et j'ai constaté que la planète est bien petite.

Alors que je pensais être au bout du monde, je suis entourée de touristes. J'entends parler français, anglais, allemand, chinois… On dirait que le village perdu au milieu de la jungle est finalement aussi achalandé qu'une destination prisée des bateaux de croisières ! Pour chaque habitant du village, dix touristes. Pour chaque dix touristes, chaque habitant du village se presse pour vendre des bijoux faits à la main, de petites sculptures d'animaux, des tissus colorés. C'est le chaos !

Je me réfugie loin de la place centrale. Et c'est à cet endroit que je la rencontre. Une fillette. Dix ans, pas plus. Toute menue. Avec une multitude de tresses qui tiennent avec du ruban coloré. Moi qui déteste que les gens photographient sans cesse les habitants des endroits où nous passons, me voici saisie du désir de la prendre en photo. Ses grands yeux bruns, son sourire tranquille. Je lui souris, en réponse à ses yeux qui m'interrogent. Elle semble me dire « Tu n'es pas avec tout le monde, à acheter des souvenirs sur la place ? »

Je m’assois sur une pierre et lui fais signe. J’ai une collation que je peux partager avec elle. Elle me rejoint. À ma grande surprise, elle parle un peu anglais. Je lui demande pourquoi elle se tient à l’écart des autres. Elle me regarde et me répond « Probablement pour la même raison que toi, je n’aime pas les foules. » J’éclate de rire et son rire fuse également, comme une cascade fraîche dans la journée torride.

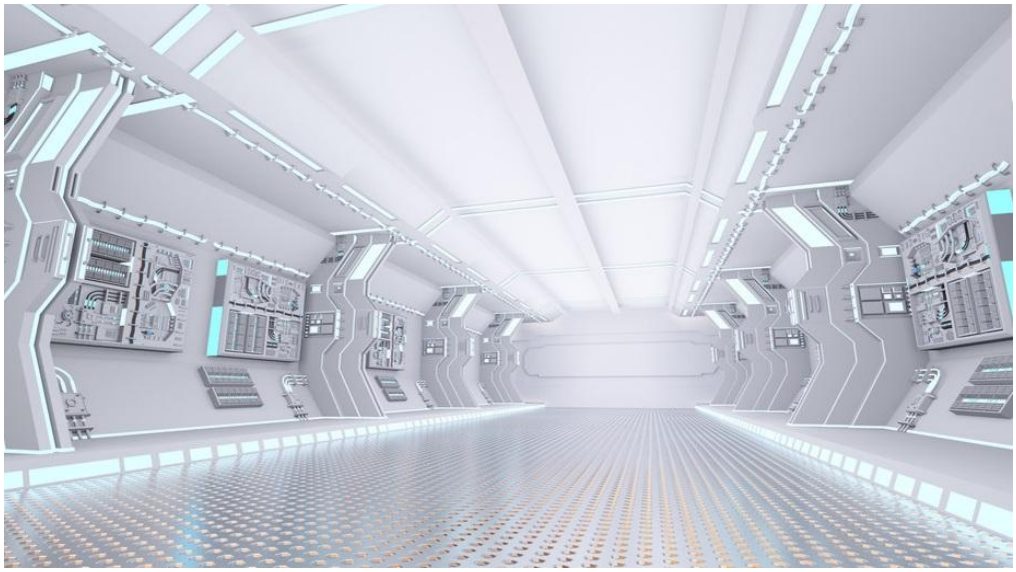
Je lui demande si elle vit ici, pour constater qu’elle vient d’un autre village, plus loin dans la jungle, mais que sa famille vient ici régulièrement pour vendre aux touristes les objets fabriqués durant le mois précédent. Elle me dit qu’elle n’aime pas venir ici, qu’elle n’aime pas les gens qui viennent les voir, qu’elle préfère de loin la quiétude de son village, la vie avec sa famille. Ce qui lui plaît dans son village, c’est de créer les bijoux qui seront vendus. Elle aime penser que des gens vont donner ses bijoux à des enfants à travers le monde et qu’un peu de ses créations feront le plaisir d’autres fillettes en Amérique, en Europe, en Asie. Elle a vu des livres sur des pays du monde, et elle se dit qu’un jour, ce sera elle qui ira visiter les autres pays, acheter ce que les autres font. Mais qu’elle reviendra toujours ici, dans son village. Que sa famille est ici. Que les enfants qu’elle aura vivront ici, dans « sa » jungle.

La fillette est curieuse de connaître ma vie, mon pays. Je lui parle de la neige, de l’hiver québécois. Elle a du mal à imaginer un pays enseveli sous la blancheur. Elle a vu des photos et ne comprend pas comment nous pouvons vivre dans le froid. Je lui parle des enfants qui vont à l’école, elle me parle de son école où elle va chaque fois qu’elle le peut. Elle sait lire, adore les livres.

Elle me demande si j’ai des enfants, si je vais leur acheter quelque chose. Je lui dis que je n’avais pas l’intention d’acheter quoi que ce soit, mais que, puisque je l’ai rencontrée, j’aimerais bien acheter quelque chose qu’elle a fait, pour moi, pour conserver le souvenir d’une petite fille qui vit heureuse dans la jungle.

À ce moment, elle me sourit de nouveau, de ce sourire qui illumine ce qui l'entoure. Elle porte sa main à son poignet et glisse rapidement un bracelet qu'elle a tissé avec des perles entremêlées. Elle le passe à mon poignet en disant « Tiens, je te le donne. Tu auras un souvenir de ton voyage et tu penseras à moi quand tu le regarderas. »

C'est l'heure de retourner sur le dos de mon éléphant. Elle m'accompagne sur la place du village, je remonte sur mon éléphant, constatant que tous les autres de mon groupe sont excités de leur visite, alors que moi, grâce à cette enfant, c'est le calme qui m'habite. Je peux reprendre ma rêverie, accompagnée par un des plus beaux souvenirs de mon voyage, la rencontre avec des yeux moqueurs et un sourire unique. Juste au moment où nous allons partir, je détache le foulard que je porte au cou et lui tends. Un échange de cadeaux. Qui sait, de la même manière que son bracelet va ramener mes pensées vers elle, peut-être que mon foulard va entretenir ses rêves…



Deuxième mois de la nuit intergalactique 2140

Par Françoise Lavigne
Martine Marcotte

Jour 1 du voyage vers la ceinture d'Orion

L'ordinateur de bord vient de me réveiller du sommeil dans lequel j'étais plongée depuis quarante ans. Je suis partie la ma planète Terre en 2100. Notre mission, trouver une nouvelle planète pour accueillir l'humanité. Plusieurs essais précédents ont échoué, nos livres d'histoires sont remplis de pathétiques essais de colonisation des planètes du système solaire, toutes s'étant soldées par un échec et la crainte de l'extinction totale de l'espèce humaine.

Je fais partie d'une équipe de chercheurs qui ont réussi à surmonter tous les défis de la vie sur Terre après les affres des années 2000 et du réchauffement climatique qui a diminué la surface habitable de la terre à un point tel que l'humanité devait faire des choix entre les survivants et… les autres. Une extinction presque totale, mais l'espoir a toujours existé parmi une poignée de scientifiques, doublés de rêveurs et d'écrivains dont les scénarios inspiraient l'esprit humain.

Et me voici. Seule personne éveillée d'une équipe de vingt personnes en route vers la ceinture d'Orion, un exploit qui semblait impossible il y a un siècle. Mon réveil s'est fait en douceur. Là, je prends le temps de regarder autour de moi. Le vaisseau m'est familier, avant le départ, nous avons vécu dans le vaisseau durant des mois pour nous habituer. C'est ce que je vois par le hublot qui me fascine le plus.

Je suis dans une mer d'étoiles. J'ai cette impression de vivre dans les photographies que les télescopes, en fait, les observatoires astronomiques, qui avaient été envoyés dans l'espace pour en découvrir les confins, nous envoyaient. Mais c'est encore plus beau que dans ces photos. Une mer d'étoiles, c'est à la fois angoissant de par sa grandeur, et rassurant, de par sa permanence.

Mon esprit a dû se faire à l'idée que j'ai dormi quarante ans, que je me réveille dans un univers qui n'est pas tout à fait le même que celui auquel je me suis préparé. La physique quantique était un de mes sujets favoris d'étude, et je sais que le continuum temporel a encore beaucoup de secrets pour l'humanité.

Je vais accomplir les tâches qui étaient au menu de cette première journée. Réveiller les ordinateurs de bord, vérifier l'état des réserves d'énergie et de nourriture.

Jour 2 du voyage vers la ceinture d'Orion

Quel bonheur de me sentir ici, à vivre un immense pas pour l'humanité. Tous les systèmes de bord fonctionnent. Les réserves de nourriture sont toutes intactes. Plus important, la réserve d'oxygène se régénérant grâce à une technologie révolutionnaire est complète. Probablement ma plus belle nouvelle depuis mon réveil hier matin.

Dans deux jours, je vais réveiller mon mari, Benoit. Le réveil des vingt personnes à bord du vaisseau est prévu par étapes. On doit pouvoir se rendre à destination et réussir à établir les bases pour la venue de nos successeurs. Déjà quarante ans qui se sont écoulés depuis notre départ, qui sait ce qui s'est passé sur la Terre depuis notre départ ?

Moi et Benoit, nous savions dès le départ que nous ne serions probablement pas de la fin de l'aventure. Nous avons accepté d'en être un maillon, l'entre-deux planètes. Nous aurons tous les deux soixante-dix ans à notre arrivée prévue dans la ceinture d'Orion, et nous savons que nous allons laisser la place pour économiser l'oxygène pour les autres. Parmi les passagers, il y a des enfants, qui seront des adultes quand notre destination sera à notre portée. Ce sont eux, et leurs enfants, qui sont les semences de notre nouvelle humanité. Notre tâche, quand nous les réveillerons, est de les former pour qu'ils soient en mesure de diriger la mission humaine.

J'ai hâte de réveiller Benoît; il y a beaucoup de travail à faire, mais j'ai surtout hâte de le retrouver et de regarder avec lui cette mer d'étoiles qui défilent sous nos yeux.

Jour 4 du voyage vers la ceinture d'Orion

Je n'ai pas eu le temps d'écrire hier. Les occupations ne manquent pas. Ce matin, j'ai réveillé Benoît. Le bonheur. Aujourd'hui, nous partageons les tâches et tout me semble possible.

Nous avons pris un repas ensemble. Le bonheur est dans les choses simples. Nous devons nous pincer pour apprécier le fait que nous sommes en vie, en voyage dans cet espace qui nous semblait si lointain. Nous avons ri en pensant à nos cours d'histoire intergalactiques, aux premiers essais que nous avons vus grâce à d'anciens médias, la crainte des fusées qui explosaient. Maintenant, le voyage est sûr, du moins le décollage. Ce qui est plus difficile sur Terre, c'est de vivre au quotidien entre les océans qui ont envahi les terres, les plaines desséchées par les incendies qui ont fait rage durant une centaine d'années. Nous sommes choyés par la vie de nous avoir permis de faire partie de la mission.

Jour 10 du voyage vers la ceinture d'Orion

Aujourd'hui, nous avons reçu un signal provenant de la Terre. Quel ne fut pas notre bonheur d'avoir réussi à débloquer l'antenne réceptrice. Le contact avec la terre est de nouveau possible !

Jour 20 du voyage vers la ceinture d'Orion

Sommes-nous vraiment seuls dans l'univers ? Sommes-nous présomptueux dans cette aventure ? Benoit et moi avons l'impression d'avoir vu un étrange objet non identifié proche de notre vaisseau.

Jour 21 du voyage vers la ceinture d'Orion

Depuis hier, Benoît et moi n'osons pas en parler. Je pourrais croire que j'ai rêvé, et ce serait plus confortable, mais je vois bien dans son regard, dans ses gestes, qu'il est déstabilisé lui aussi. Cette vision fugace, que représente-t-elle ?

Il ne nous est pas facile de poursuivre nos tâches — et elles ne manquent pas — avec cette question dans l'air. Ce questionnement que nous partageons sans échanger à son propos.

Jour 22 du voyage vers la ceinture d'Orion

Pour la première fois depuis le début de ce voyage, je me rends compte à quel point je n'ai plus de point d'ancrage, tous mes référents sont bousculés, inadéquats, manquants. Quand nous vivions près (bon, c'est tout relatif) de notre étoile, celle-ci éclairait ce qui nous entourait la moitié du temps puis, la nuit, seuls les corps lumineux étaient perceptibles. Ici, maintenant, c'est un peu comme la nuit dans une mer d'étoiles. Ce que j'ai vu n'était certainement pas brillant, peut-être un petit peu moins noir que la nuit. Difficile d'en discerner la forme, rien à voir avec une planète et certainement pas une étoile, un vaisseau spatial d'un genre tout à fait inédit pour moi.

Jour 27 du voyage vers la ceinture d'Orion

Il va bien falloir que nous en parlions, mais tout me semble si flou, si mystérieux, que je voudrais continuer à me remémorer la rencontre encore un peu pour m'éclaircir les idées. Je n'ai jamais rien vu de pareil, mais n'est-ce pas ce à quoi nous devons nous attendre dans les circonstances ?

Pourtant, c’est avec Benoît que je suis le plus à même de pouvoir échanger malgré l’étrangeté de la chose. Et je ferais bien de m’y mettre, car dans trois jours nous devons réveiller Arnaldur. Je ne le connais pas si bien. Évidemment, nous nous sommes côtoyés avant le départ, mais au fond, je ne suis pas sûre de la façon dont il réagira à la suggestion d’êtres extra-terrestres.

C’est à la fois excitant et terrifiant. Si au moins ça ne ressemblait pas tant à une soucoupe volante !

Carnet de voyage

Par Martine Marcotte
Hélène Filteau

Ça y est, je vais enfin le faire, mon premier voyage en Europe ! Et seule avec ça. Enfin, tout au moins au début.

J'essaie de ne pas paniquer. Après tout, ce n'est pas la première fois que je mets les pieds dans une aérogare. Après tout, je sais faire une valise depuis mes dix ans. Je suis déjà partie toute seule une petite fois; avec un succès mitigé, il faut bien l'avouer.

Cette fois c'est plus grand, plus loin, plus long et plus cher aussi. Tout ce qu'il faut pour avoir des papillons (ou quelque autre bibite) dans l'estomac et beaucoup d'excitation, d'expectatives aussi.

Je suis contente que ma famille m'ait accompagnée jusqu'ici, c'est gentil mais pas rassurant, car je n'arrive pas à me concentrer sur ce que j'ai à faire. Je ne voudrais quand même pas rater mon avion ! Voilà que le départ est retardé à cause de l'orage. J'avais tellement espéré que tout se passe bien, je suis tellement énervée.

Mon inexpérience m’a coincée dans le siège du milieu de la longue rangée d’un Boeing. J’étais certes arrivée à l’avance à l’aéroport, mais je n’avais pas réalisé que les passagers à bord depuis Montréal s’étaient enregistrés beaucoup plus tôt et avaient accaparé les meilleures places. Et puis, comme je voyage seule, l’agent à l’enregistrement en a profité pour me refiler la place dont personne ne veut. Bon, je tâcherai d’y penser la prochaine fois. Certes je suis passablement nerveuse, mais j’envisage une prochaine fois...

Finalement, nous pouvons monter à bord. Évidemment, les premiers embarqués ont rempli les casiers supérieurs n’importe comment et je me retrouve à devoir glisser mon attaché-case sous le siège devant moi. Il y a tout juste la place, mais l’opération n’est pas simple, coincée que je suis avec le reste de mes possessions sur mes genoux et des voisins pas très accommodants. Seigneur !

Pourquoi ne suis-je pas comme eux à célébrer le départ en me foutant de la petite voisine inexpérimentée et maladroite ? Je sens que le vol va me sembler très long. Au moins, avec le départ retardé, le moment où je pourrai peut-être essayer de dormir s’approchera de mon heure habituelle de coucher.

Dieu que c’est long un vol Québec-Paris sans trop pouvoir bouger ! Évidemment, il se trouve des passagers qui n’ont pas songé à fermer le petit panneau devant le hublot si bien que, m’étant miraculeusement endormie, je suis réveillée au premier rayon de soleil. Si au moins je pouvais voir quelque chose d’autre que le dossier du siège devant moi. J’aimerais bien savoir où nous sommes rendus. Si je me fie à l’heure de notre départ et à la durée prévue du trajet, nous sommes encore loin de Paris. J’ai hâte d’arriver !

Aussitôt que l’avion avait pris son envol, j’avais respiré un bon coup. Ça y était, pas de possibilité de retour. Je me suis installée le plus confortablement possible.

Déjà, les agents de bord sont à la distribution des écouteurs, doudous et oreillers. Heureusement, les gens à côté de moi ne me coincent pas trop. Puis, c’est le va-et-vient des chariots dans la longue allée.

Soudain sans prévenir, l'avion a un sursaut. Branle-bas de combat, les chariots se rangent, une agente de bord nous incite au calme, puis c'est le commandant qui nous annonce la traversée d'une zone de turbulence. OK, malgré la chamade, mon cœur tient bon et j'essaie de me détendre.

Une secousse particulièrement forte nous surprend. Quelqu'un crie un peu en avant de moi sur la gauche : « Il y a du feu sur l'aile ! » Rapidement, un agent de bord se dirige dans sa direction pour la calmer et ne pas ameuter tous les passagers, mais il est un peu tard. Plusieurs crient déjà. Je me surprends à ne pas avoir fait de même étant donné mon état d'esprit au départ. J'ai peut-être trop pris trop d'Ativan ?

Nous sommes comme dans un manège. Droite, gauche, en haut, en bas. Le commandant de bord essaie de diffuser un message de calme, mais comme ça crie beaucoup, je l'entends à peine.

Puis, misère, ma plus grande peur se ranime quand je vois les masques à oxygène descendre vers nous. Comme j'ai bien écouté les consignes, je l'attrape pour essayer de l'ajuster sur mon visage avant toute autre chose. Ma compagne à gauche, paniquée, ne réussit pas à le rejoindre et crie. Mon compagnon de droite, lui, est stoïque, les yeux hagards, figé. Il me fait penser à un chevreuil au milieu de l'autoroute. Une fois mon masque ajusté, j'essaie de l'aider, mais il me repousse. Bon, si c'est ce que tu veux tant pis !

L'autre à gauche s'est détachée et s'enfuie vers l'arrière de l'appareil. Je n'arrive pas à croire que je vis tout cela avec tant de détachement.

L'aile est en feu, je vois une lueur sur la gauche. « Ici, le commandant de bord : nous allons devoir faire un atterrissage forcé. Veuillez garder votre calme et suivre les consignes de nos agents de bord. »

Je ne me rappelle plus la suite, c'est comme le vide. Un immense choc et tout s'arrête. On nous demande de bien vouloir sortir calmement et d'emprunter les glissières déployées pour sortir de l'appareil en toute sécurité.

Je me conforme, puis en haut de la glissière, je me laisse aller et j'ai le sentiment de tomber sans fin, en criant… Encore des secousses ! Moi qui me croyais en sécurité !

Dans le flou de mon esprit j'entends : « Madame, madame ! » On me secoue l'épaule. « Madame, madame… » J'ouvre les yeux, hagarde. Elle poursuit : « Madame, vous criez dans votre sommeil, nous sommes arrivés. »

Le samedi 1er janvier 2050

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

Denise Croteau

Cher Serge,

Si je t'envoie ce courriel depuis là où je suis, c'est parce que je pense à toi. Je sais que tu m'as laissé comme la première crêpe qu'on donnait à Coco parce qu'elle avait collé dans la poêle, mais je suis en déni. Je ne peux pas croire que tu vas jeter par la fenêtre de ta BMW toutes nos années de mariage.

Je sais que la majorité de nos couples d'amis sont aussi séparés et qu'on a tous dû faire un choix de camp de fidélité, mais j'espère qu'avec nous ce sera différent. Je rêve peut-être, mais j'espère que nous pourrons nous retrouver ensemble tous les six lors des fêtes et des anniversaires. Je ne veux pas de haine entre nous. J'ose croire que nous sommes mieux que ça mon cher.

Étant donné que je suis en pleine ménopause et que j'ai toujours chaud, je suis venue me rafraîchir les idées à Yellowknife. Tu seras content, car, ici, il n'y a personne qui se plaint que j'ouvre la fenêtre en plein hiver. La météo glaciale me satisfait et les gens m'ont prêté des vêtements à l'abri du froid polaire, alors je peux sortir me balader à ma guise.

J'avoue que ce courriel est censuré et beaucoup plus poli que l'original. J'ai composé l'autre hier soir après avoir bu une bouteille de vin locale à quatre-vingts dollars au dépanneur du coin. Je suis contente d'avoir pris la décision de ne pas l'envoyer avant d'avoir la capacité de me relire. Alors c'est avec un mal de tête de lendemain de veille que je t'envoie ces mots.

Tu te demandes sûrement pourquoi j'ai choisi Yellowknife. L'idée m'est venue de toi, Serge. Ton geste glacial de me quitter m'a donné l'envie de te comprendre. Alors, c'est assis sur la banquise en cocon glacé que je fais mon deuil. Tout est plus cher ici. Heureusement que tu me donnes une partie de ta pension, sinon je ne pourrais pas me permettre de séjourner ici. Je te remercie pour cela au moins.

Je n'ai pas encore vu un ours polaire, car on me dit qu'ils migrent vers le nord afin de retrouver leur nourriture préférée, le phoque bien gras et dodu. On me raconte que traditionnellement les Inuit[4] mangeaient la viande de phoque crue. Il n'y a pas d'arbres ici, alors il n'y avait pas de bois pour allumer un feu adéquat. Il y avait juste assez de mousse de lichen pour se réchauffer un peu la nuit.

Étant donné que je n'ai plus rien à perdre, je vais assister au banquet traditionnel de la nouvelle année. Les gens me disent que normalement mon mari et mes fils seraient allés chasser afin que j'aie quelque chose à offrir au banquet de partage du Nouvel An. Cela m'a pincé un peu le cœur, car je suis vue comme la vieille dame qui n'a pas de famille.

---

[4] On ne met pas de « s » à Inuit, car c'est déjà le pluriel du mot « Inuk » qui signifie « personne ». L'adjectif, cependant, s'accorde : une femme inuite, des femmes inuites.

Cela m’enrage, tu sais ! Comment peux-tu décider pour nous que ce soit fini ?

Au moins, il y a la dame du magasin d’alcool, Nuna, qui m’a invitée à me joindre au repas de sa famille. Elle m’a dit d’amener un tablier imperméable aux cas où j’aurais peur de me salir avec le sang des animaux. Tout mon système digestif a eu peur lorsqu’elle m’a dit ça, mais je veux m’adapter à ma nouvelle vie. Alors je lui ai donné mon plus beau sourire de comédienne et je lui ai dit que je viendrai avec mon appétit.

Elle ajouta aussi qu’elle me prêtera le Ulu de sa mère qui est décédée il y a cinq ans. L’Ulu est le couteau destiné aux femmes inuites. Nuna m’assure qu’avec le Ulu, je pourrai couper les meilleurs morceaux de viande afin de bien savourer mon repas.

Pensant à toi qui m’as quittée, avec une tristesse qui me cisaille le ventre, le cœur en étau, je suis entrée dans la grande salle qui vibrait déjà. J’étais un peu en retard. Une danse traditionnelle avait lieu, avec ses tam-tams. Les danseurs avaient le visage peint. Leurs vêtements étaient colorés ! Une table au loin de la salle semblait libre. Finalement, un homme y était assis; il m’invita d’un signe de la main à m’asseoir. Une odeur de viande crue me surprit pendant qu’un jeune homme me proposa une consommation traditionnelle, un alcool de lichens servi dans un petit verre de plastique.

Les danseurs sortirent de scène alors que la musique se poursuivait. Ils invitèrent toutes les personnes présentes à venir danser. Je bus mon verre cul sec et me leva. L’homme à ma table en fit tout autant, mais il mit un masque. Je remarquai à ce moment-là qu’il était déguisé en chaman, ou c’était peut-être un vrai chaman. En quelques instants, il m’expliqua gestuellement les pas de la danse. Une joie collective et communicative soulevait la salle d’ivresse.

La musique cessa. L’éclairage feutré laissa place à un éclairage aux néons. Personne ne sembla s’en offusquer ! Les jeunes danseurs servirent un fumet de poisson dans une gestuelle qui semblait le propre d’une chorégraphie !

Le mouvement des couleurs de leur vêtement me fit de l'effet ! Était-ce cet alcool aux lichens qui agissait sur mes perceptions ? Je retournai m'asseoir avec le chaman qui n'était pas dénué de charme. Mon verre d'alcool était à nouveau rempli !

Nina, qui m'avait invitée pour le Nouvel An, vint me dire bonjour et me présenta le convive à ma table, un de ses oncles, qui serait à sa réception le lendemain. Elle m'expliqua qu'anciennement, cette fête se faisait dans un immense iglou et que les mets étaient cuits sur un grand feu extérieur qui nous attendait après souper ! Une cocotte odorante fut mise sur les tables ! Ah, l'éclairage redevint feutré et, comme tous, je plongeais ma cuillère dans le fumet de poisson ! Oh, un goût très fin et très léger de poisson, peut-être du saumon à peine fumé, à laquelle s'ajoutaient des notes florales que je n'aurais jamais imaginées !

L'oncle de Nina s'appelait Shatshitun. Nous ne pouvions échanger verbalement, mais il avait quelque chose de sa présence qui nous en dispensait ! Entre les bouchées du fameux ragoût de caribou, les lichées d'alcool, nous échangions des sourires complices. Complice de je ne sais quoi, mais cette situation me convenait très bien ! Je le vivais ce moment avec un mélange de plaisir, un sentiment de libération et un brin de vengeance !

À la fin du repas, Shatshitun, d'un naturel désarmant, me prit par la main. Nous sortîmes dehors. Les jeunes faisaient une ronde autour d'un feu et leur voix avait une sonorité gutturale qui rappelait les chants gospel. On s'immisça dans cette ronde et, au bout de quelques minutes, j'étais étourdie… Alors Shatshitun me fit des signes pour que je le suive, ce que j'acceptai sans aucunement me questionner. La neige craquait de froid sous nos pas. Croyez-le ou non, je me retrouvai à la fois devant des aurores boréales et un iglou, où nous nous engloutîmes malgré la beauté du ciel qui reflétait sur la neige glacée et luisante. C'est le froid mordant qui nous y incita. Shatshitun alluma un petit feu après m'avoir déposé sur les épaules une peau d'animal. Dix minutes plus tard, nous étions confortables. J'avais l'impression de faire un rêve éveillé !

Les petites flammes donnaient un éclairage qui dansait sur les parois neigeuses des briques blanches. On s'allongea sur un amas de peau et on se prit par la main. Par la cheminée, le ciel était éclairé par le mouvement des aurores boréales. Un silence doux et enveloppant régnait dans ce cocon exotique alors que le sol vivrait un peu au son des tam-tams et des chants lointains. Je me sentais flotter entre deux mondes au point de me demander si je n'étais pas en train de traverser dans cet ailleurs d'après la vie ?

Le lendemain chez Nina, j'appris que Shatshitun voulait dire amour ! Je n'en doutais point !

Balade solitaire dans les Alpes

Par Paule Simard

Rachelle Rose Anna Marie Rocque

C’est le dos courbaturé et les pieds dans un bassin d’eau chaude que je couche sur papier ma première journée de cette balade solitaire dans les Alpes. Enfin, j’allais réaliser un rêve ! Rien de très exceptionnel, je le sais, mais pour moi c’est beaucoup.

L’aube se pointait à peine quand je suis sortie. De grands pans de brumes se déchiraient progressivement pour laisser voir le paysage. Des arbres en premier, déjà jaunis en ce début d’automne, puis quelques champs dorés eux aussi, sur le point d’être fauchés. De petits indices de la montagne se sont ensuite découverts brièvement, comme un jeu de cache-cache, d’abord une paroi rocheuse, puis quelques bosquets suspendus et des pâtures en paliers, jusqu’au ciel bleu que découpait l’arête tranchée du sommet. Ce paysage morcelé était à couper le souffle.

J’ai alors balancé mon sac sur mon dos et ajusté mes courroies. J’étais prête pour la marche. Au départ, il faillait parcourir quelques rues du village pour gagner le chemin forestier qui menait aux alpages. Je me sentais fébrile en cette belle matinée de septembre.

Chaque pas me paraissait comme une trace que je laissais sur le chemin de mon autonomie. Comme le Petit-Poucet, je marquais le sol de ma route, pour savoir d'où je venais. Quand le brouillard m'entourait, je me concentrais sur le sentier, comme si j'avais peur de perdre pied. Quand la lumière venait, je regardais arbres, fleurs, ombrages qui marquaient ma progression. Heureusement, les repères étaient nombreux et les éclaircies suffisamment fréquentes pour me permettre de les enregistrer.

J'ai marché ainsi jusqu'au milieu de l'avant-midi. Peu à peu les bras de brouillard s'étaient envolés et le paysage se donnait en spectacle dans toute sa splendeur. Les couleurs étaient vives, l'air s'asséchait et le vent faisait bruire les feuilles. C'est à ce moment que le sentier a pris une tangente vers la droite et est devenu plus pentu. J'ai dû alors être plus attentive aux endroits où je posais le pied. Je sais que j'affrontais désormais mon pire défi, la montée. Mais j'étais là pour ça…

Les semelles de mes nouveaux souliers de marche mordaient doucement les cailloux sur mon passage. Mon regard était enseveli par ce que je voyais. Mon nez aspirait toutes les nouvelles odeurs qui se trouvaient sur mon passage. L'air pur hors de la ville purifiait mes poumons.

J'étais si heureuse d'avoir pris le temps d'écouter les conseils d'une amie quant à la montée des Alpes. Elle m'avait répété et conseillé tellement souvent de beaucoup marcher avant de réaliser mon rêve. C'est un pas à la fois que mes cinq sens dévoraient toute l'aventure. Quand je sentais de la résistance et de la frustration, la voix de mon amie revenait dans mon esprit pour me rappeler « un pas à la fois ! »

À force de monter, mon sac à dos me semblait si lourd. Malgré le fait que c'était l'automne, le soleil s'amusait à caresser ma peau exposée. Les nuages laissaient place à une température frisquette, ce qui me ramenait à la réalité des contrastes de la vie.

Je m’arrêtais à tout bout de champ pour boire un peu d’eau. En avalant, j’admirais les animaux au loin qui semblaient avoir été ajouté là telle une cerise sur le sundae. J’en avais plein la vue, mais ils ne voulaient pas qu’on les oublie. Les animaux broutaient et m’encourageaient à continuer.

Vers midi, le soleil dansait haut dans le ciel dépourvu de nuages. Mon estomac grognait et me suppliait de lui donner son ravitaillement. Je respectais mon objectif. La preuve était que je n’étais pas la seule arrivée au petit abri pour les pèlerins.

En quête de solitude, j’ai mangé mes noix et mon sandwich sous un arbre isolé et loin du bruit des groupes qui partageaient ce qu’ils venaient de vivre en montant. En prenant ma dernière bouchée, je me suis assoupie un moment contre l’écorce de mon nouvel ami aux feuilles jaunies. Ma courte sieste m’a permis de reprendre en harmonie avec ce paysage.

Pendant le restant de la randonnée, le vent me caressait le visage et me rafraîchissait le corps. J’avais tellement de gens qui comptaient sur moi. C’est la vision de ma petite-fille qui m’agrippait à mon objectif.

L’eau de mon bassin était froide et mes orteils en raisins secs réclamaient une pause de l’eau. Demain, c’est certain que je resterai au lit. J’ai réussi l’un de mes rêves en y allant « un pas à la fois. »

Un rituel

Par Sylvie Tardif
Michèle Lesage

Elle se consolait d'un amour déçu en partant en voyage. Il ne faudrait pas croire qu'il s'agissait d'une fuite, mais plutôt d'un rituel comme on brûle une lettre après l'avoir écrite pour que son contenu disparaisse à jamais. Elle avait ainsi laissé un tout petit bout de son cœur sur un des piliers en briques grises du pont de Brooklyn à New York quand sa relation avec Marc avait pris fin. Marc avait été aimé avec passion. Elle avait mis un an à s'en remettre. Le week-end de l'Action de grâce américaine à New York avait alors été l'occasion de tourner la page à jamais. Elle s'était promis de ne plus jamais verser une larme pour cet homme et pour les autres ensuite.

De cette première déception amoureuse, elle avait pris l'habitude de voyager pour faire ses deuils amoureux. Elle avait ainsi jeté le petit bout de son cœur qui contenait Pierre dans le lac d'Annecy. Elle avait aussi laissé quelques filaments de son cœur qui contenaient Norman près de la boutique Hermès à Paris, aux coins des rues du Faubourg St-Honoré et Boissy d'Anglas, avant d'y entrer pour acheter un foulard hors de prix et de s'attabler ensuite chez Angelina rue de Rivoli. Elle avait ainsi parcouru le monde au gré de la fin de ses amours éphémères. Le petit bout de son cœur qui avait battu la chamade pour Stéphane avait été laissé sur le chemin rocailleux qui mène au monastère Taktshang au Bhoutan, à plus de 3 000 mètres d'altitude. Il ne risquait plus de la faire souffrir. Il devait être bien desséché depuis le temps qu'il y était.

La vie avait eu l'ironie de mettre sur son chemin un homme d'ailleurs. Ils s'étaient rencontrés sur un vol entre Tokyo et Montréal. Ils avaient discuté à bâtons rompus pendant les quinze premières heures de leur vie amoureuse. Il voyageait entre Tokyo et Montréal par affaires. Il était beau comme le jour. Il était l'Amant de Marguerite Duras.

Sa peau imberbe captait la lumière, son regard doux donnait envie de s'y perdre, il parlait comme d'autres chantent. Elle avait envie de l'écouter pour toujours. Il vivait à Londres. Elle vivait à Montréal. Pour la première fois de sa vie, elle avait envie de voyager pour retrouver un amour naissant.

Elle ne connaissait pas Londres quand elle prit ses billets d'avion pour aller l'y rejoindre. Elle voulut lui en réserver la surprise. Sur le vol vers Londres, elle se demanda comment se vivraient leurs retrouvailles.

Elle lui avait réservé la totale. Elle n'avait envoyé aucun message avant de partir, ni dans l'avion. Elle pensait se présenter à son domicile pour un effet maximal. Le vol s'était bien passé, pas de turbulence, ce qui lui semblait de bon augure. À l'atterrissage, elle avait activé le GPS de son cellulaire pour localiser son adresse et sauté dans un taxi. Dans la voiture, elle avait eu un choc. Tant de monde, tant de véhicules, tant de maisons en rangées. Elle avait eu le tournis. Enfin, la destination. Une rue sur laquelle s'enfilaient les automobiles de luxe, des portes de bois massif, des murs blancs et des balcons ouvragés, un parc avec une immense fontaine, des enfants qui courent entre les arbres.

Il lui en avait fallu du courage pour sonner à sa porte. Qu'allait-elle trouver ? Serait-il le même homme que celui qu'elle avait rencontré ? Un vieillard en livrée lui avait ouvert la porte. Intimidée, elle s'était identifiée et avait demandé à lui parler. Il l'avait fait entrer et proposé d'attendre dans une petite pièce éclairée par une large fenêtre. Il s'était excusé de devoir la faire attendre. Voulait-elle un thé et quelques biscuits ?

Durant l'attente, elle s'était demandé ce qui lui avait pris de se lancer tête baissée dans cette folie ? Elle avait bien préparé les premiers mots qu'elle voulait lui dire, mais qu'elle serait sa réponse ? Elle ne s'était pas attendue à tant de luxe. Tout respirait l'opulence dans ce quartier, dans cette maison. Elle aurait dû se changer à l'hôtel plutôt que de se précipiter là sans même prendre une douche. Alors qu'elle ajustait sa robe, elle s'était rendu compte que quelqu'un l'observait depuis un moment près de la porte.

C’était lui, bien lui. Son sourire si naturel, cette lumière qui irradiait de sa peau. Il lui tendit les bras et elle sut aussitôt qu’elle ne s’était pas trompée.

La notion du temps

Honneur, Honnêteté, Habileté, Humanité

Par Louise Bertrand

J'étais une enfant lunatique, j'arrivais toujours à oublier quelque chose. Ce jour-là, ma mère m'avait bien dit d'apporter mon herbier à la réunion de notre club 4-H. Elle m'avertit que j'aurais à le présenter devant toute l'assemblée, en incluant les parents, et que je ne devrais pas lui faire honte.

À ma dernière excursion en forêt, j'avais recueilli quelques feuilles d'arbres, dont du peuplier, du sapin baumier, de l'épinette et du bouleau. Mes spécimens avaient bien séché entre deux journaux puisque je les avais déposés près du poêle à bois au sous-sol. Ils y étaient depuis quelques mois.

Cette année-là, l'hiver était particulièrement rigoureux. J'ai souvenir de nos glissades sur la côte près de l'école où le vent rougissait rapidement nos joues et nos nez. J'ai également un souvenir douloureux où, vers l'âge de six ou sept ans, alors que je m'apprêtais à partir à la réunion du club, j'ai voulu idiotement expérimenter la sensation de ma langue sur le métal froid et glacé de la rampe avant de la maison. Mal m'en prit, j'étais prise. Incapable de crier, sans fratrie autour, j'ai dû me résoudre à battre des bras et des pieds, certains gestes accentuant mon inconfort.

Mes larmes entrecoupées de sons étouffés tombaient sur la neige de la galerie, créant de petites cavités vite remplies par la nouvelle neige qui tombait. La douleur s'accentuait. Heureusement, mon père qui devait m'accompagner à la rencontre sortit pour rentrer notre chienne et me vit, le corps penché, la tête emprisonnée par un collage malencontreux. Il me rassura et alla chercher ma mère qui eut la bonne idée d'appliquer une eau tiède sur la rambarde, me libérant ainsi de ma position douloureuse. Je pus, non sans sécher mes pleurs, me rendre à la rencontre, avec mes parents et une langue endolorie bien entendue.

J'avais pris soin d'emporter mon herbier dans mon sac d'école, je n'avais pas oublié cette fois-ci. En fait, j'avais plié les journaux qui étaient près du poêle, ne me souciant guère de l'état des feuilles. J'étais confiante que tout irait bien. Or, il en fut tout autre. Le moment venu pour moi d'aller présenter mon herbier, j'emportai mon sac. De un, en voulant prendre la parole, rien n'est sorti sauf quelques mots incompréhensibles, ma langue étant trop endolorie. De deux, en dépliant les journaux, il n'y avait rien, pas de traces quelconques de feuilles. J'étais sous le choc.

Ce n'est que quelques années plus tard que je compris pour le numéro deux, puisque le numéro un s'expliquait de lui-même. En fait, mon père économe utilisait les journaux comme allume-feu. Il avait donc utilisé les journaux dans lesquels se trouvaient les dernières trouvailles pour mon herbier, sans plus vérifier. Il s'en est excusé plus tard en promettant de prendre garde de toujours vérifier le combustible qu'il utiliserait. Ce qui fut fait.

Il y a quelques années, après son décès, alors que je vidais sa maison, j'ai retrouvé une boîte encore intacte de vieux journaux roulés et attachés par de la broche. Un soir de pleine lune, à mon petit paradis de bord de mer, j'ai brûlé tous ces rouleaux de papier me rappelant au souvenir de papa. La fumée m'incommodait, les larmes coulaient.

Le temps passe, les parents disparaissent, les souvenirs demeurent.

Tempus fugit

Par Hélène Filteau

Il y avait plein de gens autour de moi, dans la halle de restauration, je les voyais comme dans un brouillard… Je voyais leurs sourires moqueurs et j'avais de la difficulté à ne pas me frapper aux objets sur ma gauche. Je vacillais dans mon brouillard en me demandant ce qui m'arrivait. J'avais bien essayé de manger. Ma bouche était séparée en deux. D'un côté, je sentais le froid, et de l'autre le chaud. Bizarre…, je me suis arrêtée, dégoûtée.

Mon esprit analysait bien qu'il y avait quelque chose qui clochait. J'étais le néant. Aucune décision n'affleurait à mon esprit et le regard de tous ces gens… Pourquoi ?

Aucune urgence à mon esprit, malgré le fait que je m'étais débattue toute la matinée avec mon clavier, rébarbatif à ma main gauche.

Je retournai au bureau avec ma collègue. Les gens autour de moi m'ont dit que j'avais la bouche croche, mais je leur répondais « Je suis faite comme ça ».

Finalement, quand ma tête a pris la direction de mon dos, quelqu'un a demandé d'appeler le 911. Ma réponse à cela : « Si cela peut vous rassurer. »

On m’a conduite à l’hôpital. En arrivant dans la salle comble de l’urgence, je me suis dirigée au guichet d’accueil.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Il paraît que je souris croche, dis-je en souriant.

Et c’est là que j’ai appris qu’il y avait plusieurs niveaux d’urgence. On m’a mise dans l’urgence rouge en « stat » et toute une ribambelle d’enfants (selon ma perception) s’est précipitée à mon chevet en me posant toutes sortes de questions, me demandant de faire ceci ou cela… J’étais là, hébétée, me demandant ce qui se passait, pourquoi tout le monde s’énervait ainsi.

Le lendemain, j’ai vite appris que j’avais fait un AVC de pression. Je suis demeurée à l’hôpital plusieurs jours. J’ai demandé au médecin si je pourrais faire mon voyage prévu la semaine suivante, car je partais pour Chicago avec une amie. Il m’a souri, énigmatique.

Si je vous raconte cela, c’est pour vous dire que s’il vous arrive de croiser quelqu’un qui semble avoir de la difficulté ou vous paraît « bizarre », ne soyez pas indifférents. Il se peut que cette personne ait besoin d’aide. Je ne vous dis pas d’être envahissant, seulement de poser la question, sans entrer dans la bulle de cette personne. Regardez-la bien, demandez-lui si elle a besoin d’aide, en vérifiant si son visage est affaissé.

Il m’aura fallu plusieurs jours… années pour comprendre qu’un cerveau qui subit ce genre d’attaque a besoin de repos. Je crois que je ne me suis jamais sentie aussi fatiguée de toute ma vie. J’étais en pleine face à terre et la vie me disait « Relève-toi maintenant. »

Et voilà, je dois penser à mes temps de verbe…

Le temps des fêtes

Par Françoise Lavigne

« Au petit trot s'en va le cheval avec ses grelots… et le traîneau joyeusement dévale à travers les coteaux »

J'étais petite, à peine cinq ans. J'adorais le chant, et les chants de Noël étaient une découverte en cette fin de mois de novembre. J'entonnais Mon beau sapin, criais « Glooooooria » plutôt que de le chanter. Et je découvrais que « Papa Noël serait bientôt chez nous pour mettre des cadeaux dans mon petit soulier ».

Cette dernière chanson me laissait toutefois perplexe. Papa, mon papa, pas le papa Noël, m'avait prévenue que je devais avoir été sage toute l'année pour que Papa Noël vienne. Mais toute l'année, c'est long longtemps à cinq ans. En fait, je ne savais même pas ce que c'était, une année. Combien de dodos ? Un trop gros chiffre pour que je le comprenne, de toute manière.

Et puis, il y avait autre chose qui me tracassait. Mes souliers. Moi, j'avais de petits souliers, j'avais cinq ans. Mon frère, qui avait cinq ans de plus, avait de bien plus grands souliers; aurait-il plus de cadeaux ? Le nombre de cadeaux était-il proportionnel à la grandeur du récipient ?

Les années ont passé. J'ai compris avec un certain déchirement que papa et maman ne faisaient qu'un avec Papa Noël. J'ai aussi compris que mes parents se faisaient un point d'honneur à éviter les querelles familiales et mettre un nombre égal de paquets sous le sapin. Et j'ai aussi appris ce qu'est une année. Ce qui me semblait interminable s'envole maintenant le temps d'un éclair.

Me voici, mamie, à regarder avec amusement mes petits-fils se demander par où le Père Noël pourra passer pour laisser les cadeaux puisqu'ils n'ont pas de cheminée. Le plus vieux, bientôt huit ans, ne cesse de me questionner pour savoir si le Père Noël existe vraiment. On sent que le temps a passé sur ses croyances d'enfants, mais je ne veux être celle qui lui apprendra la brutale réalité. Après tout, il vient d'écrire une charmante lettre à la fée des dents pour lui expliquer, avec un « oups » à l'appui, qu'il a avalé une dent en dormant !

Le temps des fêtes est une mesure du temps qui passe. Les adultes replongent dans leurs souvenirs des Noëls et veillées du Jour de l'An. C'est à la fois un moment pour penser à ceux qui ne sont plus avec nous et un moment où on cherche à voir briller les étoiles dans les yeux des petits.

Je fais partie de ceux qui aiment les chants de Noël. Je les redécouvre chaque novembre avec plaisir. Je suis étonnée de constater qu'il y a de nouveaux classiques qui émergent chaque année, moins de chants religieux et plus de chants festifs. Je redeviens celle qui se faisait dire « As-tu été sage ? » Je repense à mes parents qui savaient créer une atmosphère unique autour du sapin, que ma mère faisait quand nous étions à la messe de minuit. J'essaie d'être une mère qui fabrique du bonheur pour mes filles, je les écoute parler de leurs souvenirs, ceux que j'ai contribué à créer, et je continue de coudre et tricoter des présents pour leurs souvenirs futurs.

Chaque année, je suis émue à chanter *Through the years, we all will be together, if the fates allow*. Je pense à la petite qui revenait de la messe de minuit pour voir le sapin illuminé et les cadeaux. Puis je revois mes filles petites. Enfin, je regarde mes petits-enfants, surexcités. Je sens la présence de mes parents, mes frères et sœurs, les partys dans la grande maison familiale.

Le temps qui passe, c’est aussi le cycle de la vie. Ma famille a diminué d’un côté, s’est agrandie de l’autre. Cette année, je bercerai ma petite dernière, née dans l’année, je regarderai mon grand de huit ans sourire à ses petits frères qui croient encore ardemment au Père Noël, et je lui demanderai tout de même s’il a été sage toute l’année, sachant très bien qu’il aura du mal à répondre à la question.

Damien Robitaille le chante avec bonheur, « Bientôt ce sera Noël ». Je vous souhaite un excellent temps des fêtes, que vos souvenirs se mélangent avec bonheur à votre présent.

Allons dans les bois

Par Michèle Lesage

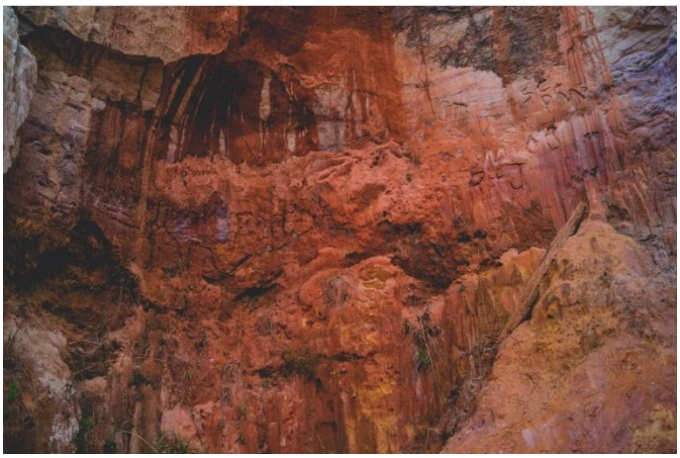
Adolescente, je fuyais dans les bois pour échapper au départ de l'autobus qui nous mènerait dans un village où était célébrée la messe catholique. À cet âge, mes parents m'envoyaient passer l'été dans un camp de vacances en Ontario. Je vivais enfin sans le joug de la discipline familiale qui m'imposait d'assister aux célébrations dominicales. Là-bas, personne ne contrôlait les présences et j'en profitais pour prendre mes ailes à mon cou et voler entre ciel et terre, humant dans les chemins de la liberté l'odeur de la vie qui n'avait que faire des prières apprises par cœur.

Ce souvenir me revient parce que mon conjoint écoute la messe à la télé. Tandis que j'écris ce texte, le son des chants me dérange. Je ne savais pas que la messe est encore diffusée par le moyen des ondes. André a pris sa retraite tout dernièrement. En ce premier dimanche de septembre, il est descendu au sous-sol et a allumé le poste. Tiens, voici que la voix très reconnaissable d'un prêcheur monte jusqu'à l'étage et me harcelle, moi qui ai prévu consacrer une heure ou deux à composer un poème sur les temps chaotiques que nous vivons actuellement afin d'apaiser mes angoisses.

Il y a belle lurette que je ne fréquente plus l'église. Est-ce un appel ? Je m'efforce d'ignorer la voix monocorde qui s'infiltre dans la pièce et le souvenir de ces jours bénis où je partais à l'aventure dans la forêt loin de toute activité imposée. Cette expérience me remplissait d'une sérénité proche de l'extase mystique. La nature me faisait la fête. Les arbres m'embrassaient au passage, les oiseaux gazouillaient des messages d'amour, les buissons me tendaient leurs baies comme une offrande, comme une invitation à un festin princier. Pour le plaisir, je m'étendais dans les fougères et je goûtais le moment.

Un jour que j'errais heureuse sur ces sentiers bienheureux, je tombai sur un groupe de campeurs réunis dans une clairière. Certains avaient apporté leurs flûtes à bec, d'autres leurs guitares. Je m'étais approchée sans bruit et je les avais écoutés jouer des airs qu'ils avaient imaginés sur le thème de leur vie spirituelle. D'autres avaient apporté des textes où ils soulignaient les valeurs qui guidaient leur vie. Jamais le nom d'un quelconque dieu n'avait été prononcé, mais je sentis là une présence bienveillante qui les enveloppait et qui étendait sa bonté jusqu'à moi. Je sus aussitôt qu'ils avaient trouvé le moyen de communiquer avec l'invisible et qu'il ne tenait qu'à moi de suivre leur exemple.

Je ne méprise aucun rite, bien au contraire. J'ai simplement intégré ma manière à moi de communiquer avec l'immatériel. La forêt est mon temple.



Quarante jours dans une grotte

Par Martine Marcotte

Je ne pouvais pas croire qu'il allait me faire rater ça ! Je n'étais suis pas sûre que je pourrais le lui pardonner. Je l'aime bien Alain. Il est gentil, serviable, mais il est toujours en retard. J'appréciais qu'il ait accepté de me conduire au point de ralliement et je lui avais demandé de passer un bon trente minutes plus tôt que nécessaire, mais déjà cette limite était dépassée. Et si j'arrivais tellement en retard qu'ils ne m'aient pas attendue ! Une telle occasion ne risque pas de se reproduire.

Enfin, le voilà ! Il n'a pas eu le temps de sortir de sa voiture que j'étais en bas avec mes bagages. J'ai boudé pendant les premières minutes du trajet, mais me suis déridée à mesure que nous approchions du lieu de rendez-vous. J'avoue que j'étais un peu paniquée par cette aventure et je n'avais plus vraiment hâte de le quitter.

Évidemment, je suis arrivée bonne dernière mais sans toutefois rater le départ. Nous étions tous un peu excités et un peu inquiets en même temps, notre nervosité s'exprimant par un silence pesant ou par une volubilité agaçante. Tous se sont cependant tus en pénétrant dans la grotte, le moment était solennel malgré le bruit des bottes et de l'équipement que l'on traînait. Nous nous sommes empressés de mettre les choses en place, d'entreprendre les tâches les plus urgentes pour ne pas voir les accompagnateurs qui nous quittaient et nous emmuraient.

Comme nous étions arrivés en début d'après-midi, il devait être maintenant l'heure de préparer le souper. Les plus affamés se sont mis à la tâche. Le repas a été convivial, nous avons fait connaissance et avons commencé à planifier les jours à venir. Déjà les couche-tôt, qui voulaient profiter de l'occasion pour se reposer d'une vie trop trépidante, se sont démarqués des « fêtards » qui ne pouvaient se résoudre à interrompre cette réunion unique.

Le lendemain, enfin lorsque plusieurs se sont réveillés et mis au travail, il restait pas mal de dormeurs dont j'espérais qu'ils ne s'avéreraient pas être aussi des paresseux, car il y avait beaucoup à accomplir au cours des quarante jours à venir. En effet, nous étions enfermés dans une grotte sans lumière naturelle ni contact avec l'extérieur. L'électricité dont nous allions avoir besoin pour alimenter notre soleil artificiel et les autres appareils serait produite en pédalant sur des vélos spéciaux, la petite réserve de piles dont nous disposions ne pourrait servir que pour les lampes frontales lors des déplacements hors de la zone commune. Nous allions également devoir aller chercher l'eau à une source pas si près ni vraiment facile d'accès. Si nous avions des provisions suffisantes, il nous faudrait être bien organisés pour ne rien perdre. La température de la grotte était suffisamment fraîche pour faciliter la conservation des aliments, mais il nous faudrait vivre passablement emmitouflés car aucun chauffage n'était prévu.

Nous allions devoir être autosuffisants pendant quarante jours, ce qui impliquait la contribution de chacun. Les premiers jours se sont assez bien passés, nous étions bien occupés et apprenions à nous connaître. Toutefois, à mesure que le temps passait, une certaine tension s'est développée car nous ne vivions pas tous au même rythme ni selon le même horaire. Le but de l'expérience était d'étudier l'adaptation de notre horloge biologique au manque de repères. Nous n'avions ni montre ni horloge, ni lever ou coucher du soleil, et la température était à peu près constante. La répartition des tâches est devenue plus complexe entre ceux qui dormaient beaucoup et ceux qui avaient plus d'initiative, mais qui commençaient à se sentir exploités.

Comme dans toute société, les personnalités n'étaient pas toutes compatibles et le manque d'intimité commençait à nous peser. En plus, nous n'étions pas sûrs du temps qu'il nous restait à tirer, quelques jours ou quelques semaines ?

Catastrophe ! Notre soleil s'est éteint ! Il nous a fallu identifier la source du problème et le régler avec les moyens du bord. À ma grande surprise, cette situation stressante nous a rapprochés les uns des autres. Nous nous sommes remis à socialiser et le travail, aussi stressant fût-il, s'est fait dans la bonne humeur. Quelle fête lorsque la lumière nous a été rendue !

Le reste du séjour s'est bien passé et nous avons tous été surpris lorsque l'équipe extérieure est venue nous délivrer alors que nous pensions qu'il restait au moins une dizaine de jours à notre réclusion.

Parachuté dans son salon

Par Sylvie Tardif

Jeanne n'avait pas vu venir les événements. Elle avait rencontré Yannick de façon professionnelle. Rien ne les prédestinait à s'aimer. Elle n'avait pas eu le coup de foudre d'ailleurs. Son célibat lui convenait. Par contre, sa mère était inquiète qu'elle finisse ses jours seule. Elle ne cessait de lui répéter de fréquenter des hommes, que la solitude, surtout en vieillissant, allait lui peser. Depuis la mort de son mari quelques années auparavant, Jeanne n'avait plus eu d'amoureux. Elle avait bien tenté quelques rencontres, encouragée par ses copines, mais elle avait ressenti du découragement plutôt que de l'enthousiasme à essayer rapidement, trop rapidement, de tomber amoureuse à nouveau. L'amour ne se force pas.

Jeanne était convaincue que l'amour tient bien davantage d'un heureux hasard que d'un plan bien ficelé. Il ne servait à rien de forcer les choses. Elle répétait à qui voulait bien l'entendre que l'homme de sa vie serait parachuté dans son salon, indiquant par là qu'elle ne ferait aucun effort pour se trouver un nouveau mari.

Au retour d'un congrès d'ingénieurs en aéronautique, elle avait reçu un courriel d'Yannick, un ingénieur qu'elle y avait croisé. Sa montre avait vibré lui indiquant la réception d'un message alors qu'elle était assise dans son salon à regarder un film. Jeanne avait été curieuse de savoir qui pouvait bien lui écrire ainsi un dimanche soir. C'était lui, Yannick, cet ingénieur rapidement entrevu la veille. Yannick avait ainsi annoncé ses couleurs : « Je suis timoré avec les femmes. Nouvellement divorcé, j'aimerais faire votre connaissance. » Quel hasard ! Yannick avait été parachuté dans son salon par le biais d'un courriel reçu en fin de soirée.

Ils firent connaissance par textos et par courriels pendant quelques semaines. Jeanne n'avait pas envie de se jeter tête baissée dans une aventure sans lendemain alors elle testait la patience de Yannick en repoussant à plus tard toute possibilité de rendez-vous. L'homme était apparemment solide. Toutefois, après quelques mois, Yannick l'invita à nouveau à le rencontrer. Elle sentit qu'un refus signifierait la fin de leurs échanges. Jeanne avait pris goût à leurs messages romantiques quotidiens si bien qu'elle accepta ce rendez-vous galant. En se préparant, elle n'avait de cesse de se demander si elle lui plairait. Elle craignait tout autant que l'homme ne soit pas à la hauteur de ses attentes. Si elle l'avait vu changer de tenues à plusieurs reprises, sa mère aurait ri d'elle. Elle était aussi énervée qu'une adolescente qui découvre l'amour. Par contre, elle ne pouvait plus se leurrer. L'âge et l'expérience avaient fait leur œuvre. Serait-elle intéressée par une nouvelle relation amoureuse ou devrait-elle se dire une fois de plus que cet homme ne valait pas la peine qu'elle dérangea sa vie bien organisée ? C'était désormais bien compliqué de faire confiance en la vie qui lui avait enlevé son mari prématurément. Elle commençait à peine à se remettre de ce départ subit. Allait-elle avoir mal de s'attacher à nouveau à un autre être humain ? Son célibat la protégeait de cette souffrance qui vient avec la perte d'un être cher. Or, Yannick avait été parachuté dans son salon. Elle avait promis à sa mère de reconnaître l'homme de sa vie s'il lui tombait du ciel. Un courriel reçu sans attente, c'était un peu ça, non ?

Elle se rendit donc à ce premier rendez-vous. Ils passèrent une soirée fort agréable. Yannick était charmant, attentif, intéressant. Il avait le calme des hommes d'un certain âge. Elle était rassurée. Ils se fréquentèrent quelques mois. Leurs discussions étaient faciles. Ils s'entendaient à merveille. S'ils étaient en désaccord, ils avaient la maturité d'accepter leurs différences d'opinions sans en faire de cas. Ils étaient vraiment faits pour être ensemble. Jeanne reprit espoir que l'homme de sa vie avait véritablement été parachuté dans son salon et qu'elle vivrait possiblement la fin de ses jours avec Yannick. Ils continuèrent de se fréquenter et de se parler quotidiennement. Chaque journée était plus belle que la précédente, enrichie par la présence l'un de l'autre dans leur vie respective pourtant bien occupée.

Et puis, un matin, Jeanne ne reçut pas à son réveil le « coucou » quotidien d'Yannick qui s'éveillait toujours avant elle. Elle n'en fit pas grand cas, mais elle lui envoya un message pour demander si tout allait bien. Elle ne reçut aucune réponse. Après quelques jours de silence, elle se demanda si elle devait envoyer les secours à sa porte. Yannick ne prenait ni ses messages ni ses appels. Rien n'expliquait le changement de cap. Jeanne ne comprenait pas ce qui lui échappait. Il y aurait sans doute une bonne explication. Jeanne n'avait pas vu venir les événements. Ça n'avait aucun sens. Qu'arrivait-il aux hommes parachutés dans un salon ?